



HENRI  
LŒVENBRUCK

GALLICA  
LE CYCLE DES LOUPS

INTÉGRALE





GALLICA  
LE CYCLE DES LOUPS

---

INTÉGRALE

Du même auteur  
aux Éditions Flammarion et J'ai lu

*Nous rêvions juste de liberté*

*Le Mystère Fulcanelli*

*Sérum*, saison 1 (en collaboration avec Fabrice Mazza)

*L'Apothicaire*

*Les Cathédrales du vide*

*Le Rasoir d'Ockham*

*Le Syndrome Copernic*

*Le Testament des siècles*

Le cycle des loups :

1. La Moïra, Intégrale

Site officiel de l'auteur :

[www.henrilievenbruck.com](http://www.henrilievenbruck.com)

HENRI  
LŒVENBRUCK

GALLICA  
LE CYCLE DES LOUPS

---

INTÉGRALE

Édition révisée et augmentée



*Retrouvez des notes sur les personnages en fin d'ouvrage*

Collection dirigée par Thibaud Eliroff

Retrouvez-nous sur Facebook :  
[www.facebook.com/jailu.collection.imaginaire](http://www.facebook.com/jailu.collection.imaginaire)

Couverture : d'après © Fedor Selivanov / Shutterstock,  
© Andamanec / Shutterstock et © KeongDaGreat / Shutterstock

© Éditions J'ai lu, 2018

EAN 9782290169315

## Sommaire

Livre premier : LE LOUVETIER .....	11
Livre deuxième : LA VOIX DES BRUMES .....	337
Livre troisième : LES ENFANTS DE LA VEUVE.....	685
ANNEXE 1	
Figures politiques de Gallica .....	1097
ANNEXE 2	
Adynata ou la fontaine de Lucine.....	1099





*Aux Compagnons du Devoir.*



*Livre premier :*

LE LOUVETIER



## Prologue



### LES FEUX DE LA SAINT-JEAN

*La mémoire de la terre est étrangère à celle des hommes. On croit tout connaître de l'histoire et du monde, mais il est des âges anciens où vivaient encore mille merveilles aujourd'hui disparues. Seuls les arbres se souviennent, et le ciel et le vent... Ainsi peut-on lire encore aujourd'hui, gravée dans la pierre, l'histoire de Bohem et des Brumes, sur une terre de légende qu'on appelait Gallica.*

C'est pendant la nuit de la Saint-Jean de l'an 1150 que, selon la légende, débuta cette histoire, dans le castrum de Villiers-Passant.

C'était un petit bourg fortifié au sud du comté de Tolsanne, à quelques lieues de la mer et de Nabomar, la cité des hérétiques. On y menait une vie paisible dans la beauté imperturbable des collines méridionales. La plupart des habitants étaient, depuis la nuit des temps, agriculteurs, petits négociants ou, bien sûr, vigneron. Le seigneur qui occupait le château, Maugard de Villiers, était un homme discret, que l'on voyait rarement. Il se contentait de percevoir un péage de la part des étrangers qui devaient traverser le castrum, lieu de passage incontournable quand on s'en revenait de Nabomar. Mais la véritable autorité, dans les remparts du village, était entre les mains du prêtre, qui avait les faveurs de l'archevêque de Tolsanne.

Juin allait bientôt s'éteindre, et, comme chaque année, le père Grimaud avait demandé au louvetier de chasser une Brume afin qu'elle fût sacrifiée le soir sur le bûcher de Villiers-Passant.

En ce temps-là, l'Église s'accommodait mal de ces animaux de légende, ces créatures merveilleuses venues d'un âge plus ancien. Chimères, vouivres, bayards, tarannes, loups, piternes, licorne... De plus en plus rares, elles dérangeaient toutefois encore par l'affront qu'elles faisaient à la foi chrétienne, du fait de leur simple présence, de l'encombrante vérité de leur existence. Car elles n'étaient pas des créatures de Dieu ; elles étaient les survivantes d'un mythe que l'Église préférait oublier. Alors, on les appelait « créatures du démon » et on les chassait à travers le pays. Le roi, soucieux de satisfaire les papes successifs, payait même des hommes pour se charger de cette triste besogne. C'étaient les louvetiers.

C'est ainsi que, depuis dix jours au moins, Martial, le louvetier de Villiers-Passant, parcourait la garrigue, foulait la terre d'ocre, scrutait le paysage à travers les vignes exubérantes de juin et les dernières floraisons vertes des petits oliviers. Transpirant sous son gambison de cuir vert – qui était la couleur des louvetiers – et sous son heaume à bassinnet, il portait son lourd équipement sans sourciller et sillonnait prudemment la campagne.

C'était un homme robuste, aux épaules larges. Ses gestes étaient lents et sûrs, ses mains de géant témoignaient de sa force et il semblait ancré dans le sol, comme une statue qu'aucune tempête n'aurait pu renverser. Il avait le visage sévère, la mâchoire carrée, et ses petits yeux noirs ne laissaient transparaitre aucune émotion. Les quelques cheveux gris qui étaient apparus ces derniers mois sur ses tempes ne changeaient rien à son charisme. Au contraire. Ils ajoutaient quelque touche de sagesse à son image de forteresse.

Les jours se faisaient de plus en plus longs et de plus en plus chauds, bientôt on passerait la grande porte de l'été, ce qui ne facilitait pas la tâche de Martial, car les Brumes se cachaient du soleil et sortaient plutôt la nuit. Mais il était un louvetier d'exception, connu à travers toute la Tolsanne, et il ne se découragea point. Tous les soirs, avant la tombée de la nuit, il quittait sa maison, son filet et ses cordes sur les épaules, son heaume de louvetier sous le bras, laissant derrière lui ses enfants, l'air grave mais le pas assuré.

Il ne doutait pas qu'il finirait par trouver une Brume. Il n'avait jamais failli.

Et, en effet, le matin même des feux de la Saint-Jean, alors que le soleil venait à peine d'embraser l'horizon rouge de l'autre côté de la colline de Prade, on vit Martial entrer dans le castrum de Villiers-Passant, portant un loup sur le dos.

L'animal, les pattes ligotées, la gueule bâillonnée, s'agitait violemment pour se dégager, mais Martial n'avait jamais lâché une proie. Il tenait son trophée fièrement sur ses épaules et se rendit tout droit à l'église pour montrer sa prise au prêtre du bourg.

Quand le père Grimaud avait entendu les acclamations des villageois, il avait aussitôt compris ce qu'il se passait et était sorti sur les marches de la petite église.

Le prêtre de Villiers-Passant était un homme grand et maigre, aux joues creuses, aux orbites enfoncées au-dessus de ses pommettes saillantes, à la peau tendue. L'un des plus vieux habitants du village, il était toutefois encore vif, brillant et autoritaire. Les quelques cheveux qui entouraient son crâne lui donnaient un air d'empereur ou de sage, et ses yeux d'un bleu profond avaient jadis troublé plus d'une Gallicienne.

Il s'essuya le front pour éponger quelques gouttes de sueur, puis accueillit le louvetier à bras ouverts.

— Merci, Martial, dit le prêtre d'une voix assez forte pour que tous les badauds réunis devant l'église puissent l'entendre.

Le louvetier déposa la Brume au pied des marches puis baisa la main de l'ecclésiastique en s'inclinant. Le père Grimaud lui fit signe de se relever.

— Tu peux être fier, Martial, une nouvelle fois.

— L'été fait revenir les Brumes, expliqua le louvetier. Bien sûr, elles ont chaud et se cachent. Mais elles sont un peu plus nombreuses que cet hiver, et elles sont assommées par la chaleur. Je n'ai aucun mérite, mon père.

— Allons, ne sois pas modeste ! Les Brumes sont de plus en plus difficiles à trouver, je le sais. Mais elles sont l'esprit du mal, Martial, elles menacent la fécondité de la terre, l'abondance des rivières. Tout le village t'est reconnaissant. Nous allons pouvoir célébrer la Saint-Jean comme prévu. Nous brûlerons ce loup cette nuit.

Le louvetier acquiesça. Il se baissa pour remettre l'animal sur son dos, puis se retourna vers la foule qui les écoutait.

— Allons préparer le bûcher autour du mai ébranché ! s'exclama-t-il en souriant.

Les badauds applaudirent, rassurés, et les enfants partirent en courant vers la place centrale du bourg. En quelques heures on érigea le bûcher. Chacun y apporta quelque chose à brûler, quelque souvenir à sacrifier, puis chaque femme du village déposa une couronne de fleurs qui servirait plus tard à protéger son foyer de la foudre.

L'excitation grandissait dans le regard des enfants, et une sorte de soulagement allumait celui des adultes. Le prêtre avait rappelé toute la semaine qu'on allait célébrer saint Jean. Comme chaque année, il avait expliqué qui était cette figure vénérable, comment il avait baptisé le Christ, l'Agneau de Dieu. Il avait dit une fois encore que le feu symbolisait la lumière qu'il avait apportée au monde, et que cette lumière chasserait le Malin comme ce feu brûlerait la Brume apportée par le louvetier... Mais ce n'était pas vraiment pour cette raison que les villageois semblaient rassurés.

Non. En secret, les habitants de Villiers-Passant – comme tous les gens en Tolsanne – n'oubliaient pas les croyances plus anciennes. Celles qui, longtemps avant que les prêtres foulent les terres pourpres du comté, animaient leurs ancêtres au cœur de l'été. Et, sans oser en parler, comme chaque année, chacun craignait en ce jour de solstice l'arrivée du Sauvage, qui était homme et bête, vieillard et enfant, et qui était pire peut-être que le Diable lui-même. Sculpté sur les piliers des églises, chanté par les troubadours, évoqué comme une menace dans les histoires terribles des conteurs, il était bien présent dans l'esprit des Galliciens, et si l'on connaissait son nom, on ne le prononçait jamais. De peur de l'invoquer.

Mais Martial avait trouvé une Brume, et c'était de bon augure. Cette année, sans doute, le Sauvage ne viendrait pas.

Quand la nuit fut tombée, tous les habitants de Villiers-Passant suivirent le prêtre et le seigneur Maugard qui, malgré le peu d'intérêt qu'il portait à ce genre de manifestations, se devait de participer à la cérémonie. Lors, ils formèrent une grande procession qui partit de l'église.



Pour l'occasion, les villageois avaient revêtu leurs biaux les plus colorés, si bien que c'était une foule rouge, vert et bleu qui se glissait parmi les maisons. On riait, on chantait, on dansait en avançant vers le grand arbre. Le feu était déjà partout, au bout des torches que portaient les villageois comme sur les flambeaux plantés dans la terre pour montrer le chemin. Les murs de pierre se coloraient de jaune au passage du cortège, autour duquel les chiens, agités, couraient en aboyant. La nuit de la Saint-Jean, la légende racontait que tous les animaux se mettaient à genoux ; mais qu'il était imprudent d'aller voir ce phénomène fabuleux dans les étables car on risquait alors d'être attaqué...

Bientôt, on arriva sur la place centrale, et, tout naturellement, on forma un arc de cercle devant le bûcher.

Martial était déjà là, qui attendait la procession en silence. Il se tenait droit et fier devant une échelle appuyée contre la cime du mai. À ses pieds on distinguait une corde, un sac, et, secoué de soubresauts, solidement attaché, le grand loup gris qu'il avait capturé le matin même.

On apporta une chaise au seigneur de Villiers-Passant, qui s'installa en face du bûcher.

Le prêtre s'avança vers Martial, lui sourit, puis se retourna vers la foule et lui fit signe de se taire. Le silence s'établit aussitôt. On n'entendait plus que le craquement des torches, le chant continu des grillons et le bruit des chiens qui s'agitaient toujours sur la grande place.

Le prêtre leva les mains vers les villageois, puis de sa voix forte et grave, il prononça sa prière :

*Saint Jean-Baptiste,  
Toi qui annonças la venue du Messie,  
Tu as su préparer,  
Par ta vie d'austérité et de pénitence,  
Les voies au règne de l'Agneau rédempteur.  
Nous t'en supplions,  
Daigne nous obtenir la grâce  
De marcher sur tes pas glorieux,  
De défendre avec zèle  
Les intérêts de la sainte Église  
Et de réaliser les desseins  
De la divine Providence sur chacun de nous.*

*Que le feu écarte l'esprit du mal,  
Qu'il chasse le démon,  
Pendant que nous chantons la louange  
Du Roi éternel de tous les peuples.  
Amen.*

Le seigneur Maugard de Villiers et tous les villageois firent le signe de croix en fermant les yeux, puis ils restèrent silencieux un instant. La tête baissée, certains se jetaient de petits regards, impatients. Les enfants, surtout, avaient bien du mal à contenir leur excitation. Le père Grimaud mit fin à leur attente. D'un geste, il bénit le bûcher, puis il se retourna vers l'assemblée.

— Qu'on allume le mai !

La foule se mit aussitôt en mouvement. Les enfants partirent chercher les longues torches alignées sur le côté de la place. Les adultes s'écartèrent un peu pour mieux apprécier le spectacle qui se préparait. Le père Grimaud s'installa à côté du seigneur Maugard. Quant à Martial, il venait de mettre le loup dans le grand sac de toile et montait en haut de l'échelle pour fixer la corde au-dessus du bûcher. Il la fit passer par-dessus la plus haute branche de l'arbre et, en tenant les deux extrémités, il redescendit l'échelle. Puis il attacha solidement le sac à l'un des deux bouts de la corde. Il se redressa et se tint prêt.

Le prêtre fit signe aux enfants. Aussitôt, ils jetèrent leurs torches dans le bûcher en hurlant de joie. Le feu prit rapidement. Il y eut d'abord de petites flammes éparses, en bas de la grande structure de paille et de bois. Puis les flammes grandirent et se rejoignirent à mi-hauteur. Le foyer devint presque rouge. Les craquements se firent de plus en plus forts. La chaleur intense gagna les visages des spectateurs ébahis par ces hautes langues de feu. Quelques flammèches s'envolaient autour du bûcher comme des étoiles filantes dans un ciel d'août. La fumée commença à se propager sur la place, se fauflant d'un côté ou de l'autre, au gré du vent.

— Martial ! s'exclama le prêtre. Hisse la Brume !

Tous les regards se tournèrent vers le louvetier. L'heure du sacrifice était venue. Les plus jeunes enfants se réfugièrent près de leurs mères, inquiets sans doute. Ils étaient encore trop petits pour s'être habitués à ce violent spectacle. Les Brumes étaient de plus en plus rares et donc de

plus en plus mystérieuses. Qu'allait-il se passer ? Et si le loup parvenait à se libérer ? Hurlerait-il quand les flammes l'auraient atteint ? Allait-il mourir sur le coup, ou devrait-il souffrir d'une longue agonie ?

Le louvetier attrapa la corde à deux mains. Il posa un pied sur le premier barreau de l'échelle et tira de toutes ses forces. Puis il referma ses poings plus haut sur la corde et recommença, encore et encore. Le grand sac blanc entama sa lente montée au-dessus du bûcher, se balançant de droite et de gauche, vacillant dans la vapeur des flammes. Le loup était encore vivant. Muselé, il ne pouvait hurler, mais on le voyait se débattre violemment à l'intérieur du sac et on l'entendait pousser des grognements. Sans doute la chaleur commençait-elle à le brûler à travers la toile.

Martial peinait à faire monter la bête jusqu'en haut. Le grand loup était lourd, dans la force de l'âge, de sorte qu'il s'agitait de plus en plus brutalement. La corde frottait contre la branche et avait du mal à glisser. La chaleur du bûcher était de plus en plus forte. Le louvetier fit une courte pause pour essuyer les gouttes qui coulaient sur ses joues et sa nuque. Puis il tira de nouveau sur la corde. Le sac monta encore un peu.

Soudain, un hurlement strident déchira l'air. Plusieurs villageois sursautèrent. Quelques enfants, terrifiés, se mirent à pleurer. L'animal avait dû se défaire du bout de corde qui le muselait. Il hurlait à la mort, jappait, aboyait à la fois. Martial fit une grimace. Il tourna les yeux vers le père Grimaud.

Le prêtre était toujours assis, immobile. Il souriait. Martial lui adressa un signe de tête interrogateur. Le prêtre écarta les bras.

— Hisse donc cette Brume ! s'exclama-t-il en riant. Qu'elle brûle ! Les villageois regardèrent le prêtre. Il était debout à présent.

— Brûle ! répéta-t-il en levant les yeux vers le loup.

La foule l'imita. Tous se mirent à répéter ce même mot, de plus en plus fort, comme pour encourager le louvetier, ou peut-être pour oublier les hurlements de l'animal. *Brûle ! Brûle !* Bientôt, les cris se firent hystériques.

Martial hocha la tête. Il inspira profondément, puis il tira de nouveau sur la corde, plus fort, et en deux coups seulement, le sac arriva juste sous la branche, au sommet du bûcher.

Ce qui se passa alors allait bouleverser à jamais l'histoire du petit castrum de Villiers-Passant.

Dans la foule, à quelques pas du prêtre, les deux enfants du louvetier regardaient ce spectacle, blottis l'un contre l'autre, livrés à eux-mêmes. Bohem, l'aîné, avait treize ans. Ses cheveux mi-longs étaient noirs comme un océan sans lune. Ébouriffés, en bataille, ils barraient son front et ses joues. Les yeux fins de l'enfant, d'un bleu turquoise, donnaient à son visage ciselé une profondeur pleine de mystère. Il était déjà grand et fort et tenait sa sœur tout contre lui, ses larges mains posées sur sa chevelure blonde et bouclée. Depuis la mort de leur mère, cinq ans plus tôt, ils ne se quittaient plus et avaient construit une intimité forte que les autres enfants du village enviaient. Quant à leurs relations avec leur père, elles étaient devenues compliquées. Les devoirs du louvetier le tenaient souvent éloigné d'eux, et son caractère froid et autoritaire ne facilitait rien. La petite Catriona n'avait d'yeux que pour son grand frère et il avait pour elle toutes les attentions.

Mais soudain, alors que leur père venait d'attacher la corde au pied d'une souche pour que le sac dans lequel hurlait le loup ne puisse pas redescendre, Bohem s'écarta de sa jeune sœur. Et, sans même lui accorder un regard, il la laissa derrière lui et marcha tout droit vers le bûcher.

Quand il eut fait la moitié du chemin qui le séparait du feu, les villageois commencèrent à s'écarter devant lui. Il avançait d'un pas sûr, le même pas que celui de Martial, et son regard fixait le haut du bûcher. Les flammes se reflétaient dans ses yeux brillants et lui donnaient un air inquiet. La foule, qui se demandait ce qui se passait, commençait à murmurer. Le prêtre, lui, semblait avoir compris. Le père Grimaud se leva brusquement, mais il était trop tard. Plus rien ne pouvait arrêter le fils du louvetier.

Quand il arriva au pied des flammes, il y eut des cris dans l'assemblée. La chaleur aurait dû arrêter le jeune garçon depuis longtemps. Pourtant, il se jeta sur le bûcher et attrapa à pleines mains les branches en feu.

Maugard de Villiers lança un regard inquiet au prêtre. Le père Grimaud secoua la tête d'un air aussi perplexe. Il murmura quelque juron que le seigneur ne pouvait entendre.

À cet instant, Martial sortit de sa torpeur. N'en croyant pas ses yeux, il était resté immobile au pied de l'échelle, à regarder son fils s'approcher ainsi des flammes, persuadé qu'il allait s'arrêter à

quelques pas et faire demi-tour. Mais Bohem ne s'était pas arrêté, et il se hissait à présent au milieu du brasier.

Martial comprit qu'il devait sauver son fils au plus vite ! Il se précipita vers le bûcher, tenta de monter lui aussi sur le tas de bois en feu, mais il ne put soutenir plus longtemps l'atroce chaleur qui s'en dégageait. Il fit un bond en arrière et roula sur le sol en hurlant de douleur et de peur mélangées.

Bohem, lui, continuait de grimper, comme si la morsure du feu ne pouvait l'atteindre. Il était déjà au cœur du bûcher et son corps disparaissait par moments derrière le rideau des hautes flammes.

Quand Martial releva la tête, les yeux embués, il vit que son fils était au sommet du bûcher, au milieu de cet enfer flamboyant, se tenant droit, comme par magie, dans l'équilibre fragile de la haute structure embrasée. Ses vêtements étaient en feu et l'on devinait les plaies qui se dessinaient sur sa peau. Mais il semblait ne rien sentir. Avec des gestes précis et assurés, il détacha le grand sac de toile et le prit dans ses bras.

— Qu'est-ce qu'il fait ? s'exclama le seigneur Maugard en se levant à son tour.

— Il est devenu fou ! balbutia le prêtre.

— Comment peut-il..., murmura Maugard en retour, comme s'il reprochait au père Grimaud de ne pouvoir expliquer le prodige.

Mais rien n'aurait pu l'expliquer.

Derrière eux, la petite Catriona regardait son frère, les yeux écarquillés. Des larmes coulaient le long de ses joues enfantines.

Enfin, Bohem redescendit au milieu des braises, lentement, assurant chaque pas pour ne pas perdre l'équilibre. Il tenait contre lui le corps lourd et à présent immobile du grand loup gris, telle une mère portant son enfant. Ses vêtements en lambeaux collaient à sa peau écarlate. Ses cheveux n'étaient plus qu'un amas noirâtre plaqué contre son crâne. Il arriva bientôt au bord du bûcher, sauta sur le sol et avança parmi les villageois médusés.

Son père se précipita au-devant de lui, mais s'immobilisa dès qu'il croisa son regard. Il n'y avait aucune souffrance dans les yeux de Bohem. Une seule chose allumait son regard : le défi.

— Laisse-moi passer ! gronda le jeune homme.

Martial s'écarta de son chemin, épouvanté par cette vision cauchemardesque. Le corps de son fils était brûlé de la tête aux pieds, sa chair rose et noire n'était plus qu'une grande plaie. Et pourtant il continuait d'avancer, portant le corps inanimé du loup dans ses bras, et il se dirigeait, impassible, vers la sortie du village.

Bohem, la tête haute, passa devant son père, puis à côté du prêtre et du seigneur Maugard, sans s'arrêter. Il ne leur adressa pas même un regard, et nul n'osa l'interpeller.

Le fils du louvetier marcha ainsi jusqu'aux portes des remparts, sans jamais ralentir ni se retourner. C'était comme s'il avait oublié le monde autour de lui, comme si plus rien ne lui importait que sortir du bourg.

Les deux gardes, qui avaient suivi la scène, ouvrirent le passage sans réfléchir. Quelques villageois se mirent à suivre Bohem de loin. Les autres, abasourdis, restèrent sur la place centrale, comme pétrifiés par les flammes.

Martial, terrifié, s'était précipité vers sa fille et l'avait prise dans ses bras. Ils suivirent Bohem à leur tour, sans oser l'arrêter, sans oser le toucher, sans comprendre ce qu'il faisait, où il allait. Et pourquoi.

Lors, Bohem passa la grande porte et s'avança dans la lande. Il marcha droit devant lui, puis, quand il fut assez loin du chemin, il s'arrêta. Les villageois l'imitèrent, silencieux, étonnés. Impatients presque. Ils voulaient comprendre.

Lentement, Bohem posa un genou par terre et coucha la bête sur le sol dans un geste délicat. Il passa sa main meurtrie dans la fourrure de l'animal. Le ventre du loup se soulevait encore, péniblement. Il vivait toujours. Bohem ferma les yeux. Il resta un long moment accroupi près de la Brume et son corps se mit à trembler.

Soudain, le loup se releva et s'enfuit en boitant. Comme ressuscité. Bohem, lui, s'écroula sur le sol, évanoui.

*Au loin, au sommet de la colline de Prade, une silhouette se dessina dans les rayons de la lune. C'était la silhouette d'un cavalier vêtu de peaux de bêtes. Statue de chair veillant sur la vallée.*

*Ainsi naquit la légende de Bohem, l'enfant qui sauva une Brume des flammes de la Saint-Jean.*

## Chapitre 1



### NOIRS PILIERS

— Majesté, votre royaume s'effondre.

La sentence était tombée comme la herse d'une prison. Elle résonna longtemps entre les quatre murs de pierre du cabinet royal. Pieter le Vénérable leva les yeux vers le roi pour voir si sa formule avait eu quelque effet. Mais Livain ne réagit pas. La tête appuyée sur sa main droite, le coude sur le bord de son large fauteuil, il réfléchissait encore, le regard dans le vide.

C'était un roi jeune mais qui avait déjà l'air grave. Il était pieux, fort pieux, on racontait même qu'il aurait préféré donner sa vie à l'Église plutôt qu'à l'État. Mais il avait été couronné tôt, trop tôt peut-être, avant même la mort de son père, parce que celui-ci était tombé bien malade. Bel homme, les yeux en amande, les sourcils longs et fins, la barbe finement taillée, il avait une longue chevelure châtain qui retombait, lisse, sur le métal lustré de son armure.

Pieter le Vénérable, qui avait, lui, plus de soixante ans, l'avait vu grandir. Il était déjà l'abbé de Cerly quand le jeune homme avait été couronné. Il le connaissait bien mais n'avait encore jamais pu se rapprocher de lui véritablement.

Le matin, on était venu chercher Pieter – qui résidait pour quelques jours dans une maison de l'ordre, au cœur de la capitale – en

lui annonçant que le roi réclamait sa présence au plus vite au palais de l'île de la Cité. L'abbé avait tout de suite deviné ce que le souverain désirait. Il cherchait un conseil. Et un encouragement. Le chapelain du roi n'était pas un fin politicien, et Livain ne savait plus à qui demander quelque avis clairvoyant. C'était une opportunité sans précédent pour Pieter le Vénérable. Il allait pouvoir montrer au roi qu'il était un habile diplomate. Enfin !

Depuis la mort de Courage de Blanval – qui avait été l'un des personnages les plus éminents du royaume, pendant les trente dernières années – Pieter le Vénérable espérait bien devenir à son tour le conseiller du roi de Gallica. Élu abbé de Cerly quelques années après que Courage eut fondé Blanval au sein de l'ordre de Cistel, il avait depuis toujours envié la renommée de celui-ci et comptait bien à présent faire revenir l'ordre de Cerly sur le devant de la scène. Et devenir le bras droit du roi par la même occasion. C'était la dernière victoire qui manquait au vieil homme.

Car Cerly lui avait déjà offert une gloire sans pareille. L'abbaye était sans conteste la plus grande, la plus prestigieuse et la plus influente du monde chrétien. Depuis plus de deux siècles, fondée au sein du duché de Burgon, elle n'avait cessé de s'étendre, dans le profond respect de la règle de saint Benoît, et comptait aujourd'hui plusieurs milliers de maisons, non seulement en Gallica mais aussi dans la plupart des royaumes d'Occident. Les papes successifs avaient accordé de nombreux privilèges à l'ordre. Ainsi, Cerly dépendait de la seule autorité de Sa Sainteté. Et son abbé avait obtenu le droit de porter les *pontificalia*, ces attributs réservés d'habitude aux évêques, tels la mitre, la dalmatique ou les sandales...

Soudain, comme si la phrase de Pieter venait seulement de lui parvenir, Livain releva la tête et frappa du poing sur son accoudoir.

— La femme que j'ai répudiée a épousé cet arrogant Capigèsne, lequel est sur le point d'être couronné roi de Brittia ! Mes plus fidèles conseillers, l'abbé Ségur et Courage de Blanval, sont morts ! La croisade que j'ai menée en Orient s'est terminée en désastre ! Jamais ma popularité n'a été plus mauvaise en Gallica ! Et tout ce que vous trouvez à me dire, Pieter, c'est que mon royaume s'effondre ?

L'abbé soutint le regard du roi. Il ne fallait pas faiblir.



— Vous voudriez que je vous mente et que je vous dise que le domaine est florissant ? À la flatterie, j'ai toujours préféré la sincérité, Majesté, et c'est pour cela que votre père m'écoutait. Votre royaume s'effondre, et, si vous attendez de moi un quelconque réconfort, vous vous trompez. Car si nous en sommes ici aujourd'hui, c'est par votre faute, et vous ne pouvez vous en prendre qu'aux mauvais choix que vous avez faits.

*Quelle montagne d'audace m'étouffe pour oser parler ainsi au roi ! Mais le seul moyen de m'attacher sa confiance sera sans doute de me montrer dur et sincère envers lui. C'est la méthode que Courage de Blanval a employée pendant des années, et elle a fait ses preuves.*

— Je n'ai pas besoin que vous me disiez tout cela, répliqua le roi d'un ton plus posé. Je sais les erreurs que j'ai faites.

— Tant mieux ! En revanche vous avez peut-être besoin qu'on vous rappelle de ne point les refaire. D'autres choix aujourd'hui pourraient sortir le royaume de ce mauvais pas.

Le roi se leva et se dirigea vers le mur derrière son fauteuil. Il y avait là un portrait de Livain VI, son père, qu'il regarda, les mains croisées derrière le dos.

— Quels autres choix ? dit-il sans se retourner. Songez bien que je n'ai nulle intention de repartir en croisade !

*C'est gagné. Voilà, il demande mon avis. À présent, je dois non seulement en profiter pour lui donner des conseils qui serviront mes dessein, mais aussi des conseils qu'il appréciera et qui l'inciteront à me faire confiance.*

— Pourtant, c'est bien de Dieu que vous devez vous rapprocher, Majesté.

Livain se tourna lentement vers le vieil abbé.

— Je ne me suis jamais éloigné de Lui. Je Le prie chaque jour et vous savez que je suis bon chrétien. C'est Dieu qui guide chacun de mes choix...

— Je n'en doute pas un instant, Majesté, et je connais votre foi. Je sais que Dieu est présent dans votre vie. Mais êtes-vous en bons termes avec Son représentant sur terre ?

— Le pape ? s'étonna Livain.

Pieter acquiesça. Un sourire apparut sur son petit visage ridé.

— Nicolas IV vient de Brittia... comme Emmer Capigesne. Or, notre plus grande difficulté, aujourd'hui, tient justement en la personne d'Emmer et de votre ancienne épouse. En se mariant tous deux, ils forment un ennemi plus important encore que les plus grands ennemis que votre père ait eu à affronter. Hélène lui a apporté la Quienne, le Piervain et l'Arvert, et lui-même possède déjà la Northia, l'Andesie et la Turan. Ainsi, quand il sera couronné, plus de la moitié de Gallica dépendra du royaume de Brittia. Ce qu'il vous faut, ce sont des alliés de taille. Le pape sera un atout majeur dans le conflit qui vous oppose à Emmer : ils sont originaires du même pays, en aucun cas vous ne devez risquer qu'ils s'allient contre vous.

— Que dois-je faire ? J'ai déjà organisé une croisade pour m'attirer les faveurs de son prédécesseur... Voyez où cela m'a mené.

— Remarquez-vous. Épousez une femme d'importance, une femme de pouvoir, et demandez au pape de célébrer cette union.

Le roi hésita un instant.

— Me remarier...

*Il y a déjà pensé. Parfait. C'est le conseil qu'il voulait entendre. Je dois confirmer les arguments qui l'ont amené à y songer.*

— Hélène ne vous a laissé aucun fils. Vous avez trente-quatre ans, il est temps de penser à votre succession.

Le roi retourna s'asseoir sur son siège, face à l'abbé.

— Une femme de pouvoir, dites-vous ?

— Bien sûr. Une femme qui consolidera votre couronne...

— C'est ce que j'avais espéré en épousant Hélène de Quienne, railla Livain.

— Elle n'est que la fille d'un duc, Majesté. Et une païenne, qui passe son temps à festoyer avec ses troubadours de mauvaises mœurs ! Non. Je pensais à une union bien plus remarquable.

— La fille d'un roi ? s'étonna Livain en haussant les sourcils.

— Camille, héritière du royaume de Chastel. Épousez-la, Livain, et demandez au pape de célébrer votre union. Vous gagnerez d'un seul coup deux alliés plus puissants que l'ennemi qui nous inquiète.

Le roi réfléchit un instant, puis acquiesça en souriant. C'était sans doute la meilleure suggestion qu'on lui eût faite depuis fort longtemps... Depuis la mort de Courage de Blanval, peut-être.

— Et ce n'est pas tout, reprit Pieter. Vous devez consolider votre propre royaume.

— Je n'ai jamais cessé de le faire ! s'insurgea Livain.

— Vraiment ? La Tolsanne a beau être l'un de vos fiefs, je ne suis pas sûr que la fidélité du comte Redhan vous soit totalement acquise. Ce serait pourtant un allié précieux.

— Redhan est têtue, et le comté de Tolsanne a toujours été très indépendant. C'est un fief difficile à contrôler.

— C'est vrai, reconnut Pieter. Il souffle là-bas un vent séparatiste qui n'a jamais été très favorable à la Couronne ; sans parler des hérétiques qui sont un véritable affront à la chrétienté... Mais c'est justement pour cela que vous devez vous rapprocher du comte de Tolsanne. La chose devrait être aisément à la portée du roi que vous voudriez être.

— Faites attention à ce que vous dites, Pieter. Je veux bien écouter vos conseils, mais épargnez-moi vos railleries. J'ai beaucoup de respect pour votre âge et votre carrière, mais je n'en suis pas moins votre roi.

— Je connais un moyen de vous rapprocher du comte de Tolsanne, répliqua l'abbé comme s'il n'avait pas entendu la mise en garde de Livain.

— Et comment cela ?

— Mais de la même façon, Majesté !

— Un mariage ?

— Votre sœur Constantine ne cherche-t-elle pas un époux ?

Le souverain fronça les sourcils. Puis il se frotta la barbe en se renfonçant dans son fauteuil. Il resta silencieux un long moment, cette fois. Il regardait dans la direction de l'abbé, mais il ne le voyait plus. Ses pensées étaient ailleurs. Et puis, enfin, son visage s'illumina d'un nouveau sourire.

— Vous pouvez nous quitter, à présent, dit-il simplement, en se relevant. Je vous remercie de votre visite, mon cher abbé. Nous en reparlerons.

Pieter le Vénérable salua le souverain et sortit sans ajouter un seul mot. Quand il eut passé la porte, il serra les poings à l'intérieur de sa dalmatique. Il avait gagné une première bataille.

\*

\* \*

— Plutôt mourir que prendre ta place ! s'exclama le jeune homme en se levant de table.

C'était juin de nouveau. Quatre années avaient passé depuis cette fameuse nuit de la Saint-Jean. Bohem avait à présent dix-sept ans et seule la réputation de son père l'avait sauvé de l'opprobre. Martial avait supplié l'évêque de Nabomar de ne pas prononcer l'excommunication de son fils ; l'affaire avait duré une année entière, puis on avait finalement fait preuve de clémence. Mais plus jamais on n'avait regardé Bohem comme avant. Les gens du village n'osaient plus lui parler, le père Grimaud lui-même refusait de lui adresser la parole et lui lançait des regards emplis de suspicion quand il venait communier à l'Église. Si bien qu'il avait fini par ne plus s'y rendre. Par s'excommunier lui-même.

Longtemps, Bohem avait gardé les stigmates de ses brûlures. Ses cheveux avaient mis deux ans à repousser et il portait encore aujourd'hui des cicatrices sur le visage et les mains. Ainsi, personne ne pouvait oublier ce qui s'était passé. Lui, dont le joli visage avait jadis charmé plus d'une fille du village, suscitait maintenant la peur, et d'aucuns préféraient l'éviter. Non qu'il eût perdu de son charme : Bohem était toujours un beau garçon et ses cicatrices donnaient même à son visage une sorte de force cachée, une dureté énigmatique. Mais, aux yeux de tous, ce qu'il avait fait n'était pas naturel et, d'une certaine façon, il était devenu un étranger.

Seule Catriona, maintenant âgée de quinze ans, avait gardé tout son amour pour son grand frère. Pour elle aussi, les choses avaient changé. Elle avait beau l'aimer tendrement, elle ne pouvait plus se confier à Bohem comme avant. Il s'était fermé. Bien sûr, il lui adressait toujours des sourires affectueux et elle voyait bien dans son regard qu'il tenait à elle avec la même ferveur, mais il ne passait plus autant de temps auprès d'elle ; dès que Catriona voulait lui parler un peu plus sérieusement, il fuyait. Entre eux, plus jamais il ne fut question de la Saint-Jean.

— C'est le seul moyen pour toi de racheter ta faute, Bohem, et, de toute façon, que pourrais-tu faire d'autre ? s'exclama Martial en se levant à son tour.

Bohem s'arrêta et fit volte-face.

— Je n'ai pas à racheter ma faute. Je ne regrette rien.

Martial se précipita sur son fils et lui envoya une puissante gifle. Bohem perdit l'équilibre et tomba au beau milieu de la pièce, entraînant une chaise dans sa chute.

Catriona poussa un cri aigu, puis courut dans le garde-manger. Elle claqua la porte derrière elle. Elle ne pouvait plus supporter les confrontations entre Bohem et leur père. Depuis quatre ans, leur vie était devenue pour elle beaucoup trop compliquée. Et elle se sentait seule, bien trop seule.

Ils habitaient tous les trois dans une petite maison, au bout d'une ruelle en pente, dans l'ouest de Villiers-Passant. C'était une modeste demeure, où ils vivaient de plus en plus chichement car, les Brumes se faisant rares, Martial touchait de moins en moins de primes. Une grande cheminée occupait tout le mur nord de la pièce principale, avec une crémaillère en fer, de gros chenets usés et une vieille marmite. Une huche, une table, un banc et deux chaises, quelques paniers, un petit moulin à bras et l'équipement de chasse du louvetier ; leurs possessions se résumaient aujourd'hui à bien peu de chose. Et cela n'arrangeait rien.

— Sais-tu ce que cela m'a coûté, ton histoire ?

Bohem se releva péniblement, se tenant la joue.

— Tu me l'as répété des milliers de fois. Et tu pourras aussi me donner des milliers d'autres gifles, cela n'y changerait rien. Je ne regrette pas.

Martial secoua la tête et alla se rasseoir à la grande table. Il recommença à manger, comme si rien ne s'était passé, mais on voyait bien dans son regard qu'il essayait simplement de contenir sa fureur.

— Pourquoi es-tu si fier, Bohem ?

Le jeune homme ramassa la chaise qui était tombée à côté de lui, mais il ne s'assit pas. Il garda ses deux mains crispées sur le dossier en bois.

— Depuis que je suis tout petit, je te vois chasser les Brumes. Aveuglément. Les unes après les autres. Chaque année, le roi te paie

un peu plus cher pour exterminer les derniers loups, les dernières chimères. Bientôt, il n'y aura plus une seule Brume en Gallica. Et pourquoi ?

— C'est mon métier, Bohem.

— Oui, mais pourquoi ? Jamais une seule Brume ne t'a attaqué ! Jamais une seule Brume n'est entrée dans le village...

— Les Brumes tuent des troupeaux entiers de nos moutons.

— C'est ce que racontent les gens, mais en as-tu jamais été témoin ?

— Elles ne font jamais ça devant les hommes...

— Alors comment peux-tu en être si sûr ?

— De toute façon, ce n'est pas à nous d'en juger, Bohem ! C'est la volonté du roi, et il a ses raisons. Tout comme l'Église. Les Brumes sont l'incarnation du mal. Tu le sais bien. Ce ne sont pas des créatures de Dieu. Si seulement tu retournais à l'Église, tu comprendrais peut-être...

Bohem secoua la tête.

— Je n'y crois pas un seul instant.

— De toute façon, tu n'as pas le choix. Quand je serai trop vieux pour travailler, il faudra bien que tu trouves un moyen de te nourrir et de nourrir ta sœur.

— Je ne serai pas louvetier.

Martial frappa du poing sur la table.

— Et qu'est-ce que tu feras, alors ? Tu ne sais rien faire d'autre que le pitre en haut d'un bûcher ! Tu ne sais rien faire d'autre qu'humilier ton père ! Qu'est-ce qui te dérange tant, dans la chasse aux Brumes ? Tu as honte de mon métier ? Tu as quelque chose à me reprocher ? Mais comment crois-tu que je peux nous acheter de quoi vivre, espèce d'idiot !

— Tu as fait ton choix, je ne te reproche rien. Mais moi, je ne serai pas louvetier...

Martial se dressa d'un bond. Cette fois-ci, son visage était rempli de haine, ses yeux saturés de sang.

— Alors sors d'ici ! hurla-t-il en pointant le doigt vers la porte de leur petite maison. Sors ! Et débrouille-toi tout seul !

Bohem se mordit les lèvres. Il était allé trop loin. À présent, son père lui faisait vraiment peur.

— Sors ! répéta le louvetier en donnant un coup de pied dans la table. Va-t'en !

Des larmes montèrent aux yeux du jeune homme. Il était pétrifié. Le regard de son père était si menaçant qu'il n'osait bouger. Il entendit alors la porte de la pièce derrière lui s'entrouvrir. Il aperçut le regard de Catriona. Elle pleurait elle aussi.

— Pour la dernière fois, s'écria Martial, sors !

Les yeux de Martial devenaient de plus en plus rouges. La colère montait à travers toutes ses veines, prête à exploser. Le louvetier prit la chaise qui était derrière lui et la jeta violemment contre le mur. Elle se brisa dans un vacarme assourdissant, juste derrière son fils.

— Dehors !

Le jeune homme sursauta. Il n'avait plus le choix : il devait partir. Il adressa un dernier regard à sa sœur à travers la porte du garde-manger et sortit précipitamment de la maison.

Dans la petite ruelle, quelques villageois, qui avaient entendu les hurlements de Martial et qui étaient venus voir ce qu'il se passait, se cachèrent en voyant apparaître le jeune homme. Bohem les aperçut. Mais il ne s'en soucia guère. Les yeux embués, la gorge nouée, il ne pensait plus qu'à une seule chose : partir.

Seulement partir.

\*  
\* \*

Ce n'était pas la première fois que Bohem se retrouvait seul au milieu de la nuit, dans la garrigue broussailleuse du pays de Tolsanne. Le vent léger du crépuscule soulevait des odeurs d'herbe sèche et de romarin. Il avait marché si longtemps que les lumières de Villiers-Passant avaient disparu derrière les collines. Et c'était mieux ainsi.

Bohem s'arrêta et s'assit sur un petit rocher de calcaire. Il poussa un long soupir. Jusqu'où irait-il cette fois ? Reviendrait-il demain dans la maison de son père ? Et, s'il le faisait, son père l'accueillerait-il de nouveau ? Ou bien Bohem aurait-il enfin le courage de partir pour de bon ? Il l'avait tenté si souvent ! Il voulait partir depuis si longtemps ! Depuis la nuit de la Saint-Jean, ou peut-être depuis plus longtemps encore. Mais il n'avait jamais trouvé le courage de quitter

sa jeune sœur. Et ce soir, malgré la colère et l'humiliation, elle lui manquait déjà, Catriona ! Sa chevelure blonde et bouclée. Ses grands yeux tristes et son tendre sourire. Comme le souvenir vivant de leur mère. Il voyait encore les larmes sur ses joues, tout à l'heure, dans l'entrebâillement de la porte.

Comment quitter cette vie sans quitter Catriona ? L'emmener avec lui ? Non. Il n'avait pas le droit : elle aimait leur père, et elle avait besoin de lui. Il leva les yeux vers le ciel, cherchant une réponse dans les étoiles. Mais ce n'était qu'une mer silencieuse, pleine de moutons argentés, sans aucune réponse.

Soudain, alors qu'il se laissait envahir par une lame de chagrin, il vit bouger sur sa droite les branches d'un buisson-ardent.

Bohem tourna lentement la tête, plissa les yeux pour tenter de mieux voir dans cette obscurité. Ce n'était pas le vent qui avait fait ce bruit, il ne soufflait pas assez fort. Non, c'était autre chose. Quelqu'un qui l'avait suivi ?

Il se leva doucement, pour qu'on ne l'entende pas. Mais c'était bien sûr trop tard. Il se sentait observé. C'était lui la proie. Il commença à sentir les frissons de la peur monter au creux de son échine. À peine se fut-il levé qu'il vit de nouveau un mouvement derrière le buisson. Il sursauta. Quelque chose avait bougé, caché derrière les branches. Il comprit que ce ne pouvait pas être une personne. Non. Ce devait être un animal.

Bohem serra les dents. Il n'avait rien pour se défendre, mais il ne devait pas fuir. L'animal lui bondirait dessus, à coup sûr. Il chercha un peu de courage au fond de lui et fit un pas de côté. Alors, à la lueur bleutée de cette lune d'été, il le vit.

Ses yeux d'abord. Deux yeux jaunes, soulignés d'un fin trait noir, qui semblaient transpercés par la lumière de la nuit. Et qui le fixaient. Son pelage, du blanc au gris, lui dessinait des ombres sur le dos et la queue. Les zones plus claires sur son museau et ses oreilles arrondies encadraient un regard immobile, dont semblait se dégager comme une sagesse ancestrale. Un loup, un grand loup gris.

Bohem était paralysé, comme glacé malgré la chaleur de juin. La terreur qui l'avait soudain envahi faisait progressivement place à de la stupéfaction. Une Brume, devant lui, vivante. Libre. Comme il n'en avait jamais vu.



Ils restèrent ainsi un long moment, face à face, figés. N'importe quel autre habitant du village aurait fui depuis longtemps. Un observateur étranger eût pu prendre ce regard pour un défi. Mais c'était tout autre chose. Bohem le sentait au fond de lui : ils s'apprivoisaient l'un l'autre, avec un peu de crainte ou, peut-être, une forme de respect.

Soudain, le loup ouvrit un peu la gueule et se mit à haleter, la langue pendante. Le soleil avait disparu depuis longtemps, mais il faisait encore chaud. Son crâne se soulevait au rythme de sa respiration bruyante. Son regard s'adoucit.

Bohem souffla lui aussi, puis il fit un nouveau pas vers le loup. Sans le quitter des yeux. L'animal referma aussitôt la gueule, se tendit un peu, mais il ne recula pas.

Le jeune homme hésita. Que lui voulait cette Brume ? Était-ce celle qu'il avait sauvée des flammes quatre ans plus tôt ? Il n'aurait su le dire. La couleur de sa fourrure était assez semblable, certes, mais cela faisait tellement longtemps, comment pouvait-il se souvenir ? Un loup vivait-il si vieux ?

En tout cas, il y avait quelque chose d'étrange. Ce loup ne s'était pas enfui. Et Bohem le savait, les loups fuient toujours. Son père le lui avait souvent raconté. On ne tombe jamais nez à nez avec un loup. Celui-là restait, pourquoi ? Qu'attendait-il ? Allait-il l'attaquer ? Non. Bohem en était presque sûr : le loup n'avait rien d'agressif. Quelque chose dans sa façon de se tenir...

Le jeune homme fit un autre pas en avant – le loup le dévisageait toujours. Encore un pas, puis un autre. Cette fois, l'animal eut un geste de recul. Bohem s'arrêta. Il ne voulait pas le faire fuir. Il attendit un instant. Le loup commença à japper, à se balancer sur ses pattes avant. Bohem fit un pas en arrière. Le loup se baissa brusquement. *On dirait qu'il a envie de jouer*, pensa Bohem.

Le jeune homme décida alors de tenter quelque chose. Il s'éloigna de l'animal, en marchant d'abord, de plus en plus vite. Puis il se retourna pour le voir. Il tapa dans ses mains, pour l'exciter. Le loup fit un bond de côté. Bohem sourit. Il se mit à courir vers le haut de la colline, jetant des coups d'œil derrière lui. Il ne s'était pas trompé : le loup courait à son tour, en retrait. Bohem s'immobilisa d'un coup. Le loup fit de même.

Il jouait.

Le jeune homme se décida alors à marcher, marcher avec le loup, tout simplement. Il se dit que c'était peut-être ce que voulait l'animal. Une compagnie, pas trop proche.

*Pas trop conquérante.*

Juste une présence.

Alors ils marchèrent.

Quand ils arrivèrent en haut de la colline, le loup trotta devant Bohem. Il disparaissait par moments derrière les taillis, mais le jeune homme voyait régulièrement les yeux jaunes de la bête qui se retournait vers lui, comme pour vérifier qu'il était toujours là.

Le fils du louvetier se rendit soudain compte qu'il avait oublié ses peines. Il était à présent d'une humeur si légère ! Incrédule, presque. Quelle chance il avait de voir une Brume de si près, de jouer avec elle !

Comme il commençait à sentir les effets de la fatigue, il décida de s'arrêter et alla s'asseoir sur un tronc mort au milieu de la garrigue. Il vit le loup se retourner, pencher la tête, puis marcher en rond autour d'un buisson.

Bohem glissa sur le bord du tronc et s'appuya contre une branche. Il posa ses pieds sur la souche et laissa sa tête glisser en arrière. Il croisa ses mains sur sa poitrine et poussa un soupir de contentement. Il était bien. La nuit était magnifique. Juin débordait d'odeurs et de douceur. Et, surtout, il savait maintenant qu'il avait eu raison, au sujet des Brumes : elles n'étaient pas l'esprit du mal. Ce n'était pas possible.

Il sourit, tourna la tête vers la droite. Là, il vit le loup s'éloigner, tourner encore en rond, puis se coucher enfin, lui aussi. Plus loin. Suffisamment loin.

Bohem ferma les yeux puis, bercé par le concert régulier des grilons, il s'endormit.

\*

\* \*

Hélène de Quienne leva les yeux vers la voûte splendide de la très haute nef. Elle laissa son regard se perdre au milieu des sculptures

et des peintures qui semblaient veiller sur l'assemblée tout entière de l'abbaye de Thorney. La lumière colorée qui filtrait à travers les vitraux redonnait au visage d'Hélène la douceur de jadis. Sa longue chevelure bouclée, rousse, paraissait presque enflammée. Elle était belle, comme au jour de ses quinze ans.

Elle sourit. Mais c'était le sourire d'une femme sans illusions, à présent. Elle avait vécu tant de choses, elle avait tant espéré et tant pleuré, tant aimé et tant haï. La vie était comme une vieille compagne dont elle connaissait les malices et les artifices. Elle baissa les yeux et tourna son regard vers l'entrée de l'abbaye. Son époux allait bientôt entrer, et il serait fait roi. Comme avait été fait roi son précédent époux, plus de vingt ans auparavant. Celui qui l'avait répudiée, et qui régnait toujours sur Gallica.

Elle savait aujourd'hui que tout n'était qu'un jeu de pouvoir, une grande partie de cartes où elle était un atout qu'on s'échange, qu'on abat au dernier instant. Mais, cette fois-ci, elle ne se laisserait pas faire : elle aussi avait désormais une place de joueur. Son nouvel époux ne saurait profiter d'elle comme l'avait fait le précédent. Elle était duchesse de Quienne avant tout, mère des troubadours, et elle le resterait jusqu'au jour de sa mort. C'était sa chance, sa force, son excuse.

Elle était donc venue jusqu'ici, au-delà de la mer, pour le couronnement d'Emmer, qui l'avait épousée deux ans plus tôt et qui devenait déjà souverain du royaume de Brittia. Mais, dès le lendemain, elle rentrerait vers Gallica, seule, maîtresse de ses choix. Elle partirait pour Pierre-Levée où l'attendait sa cour de ménestrels et de poètes, embrasser la terre de ses ancêtres, respirer la douceur simple de vivre au milieu de gens d'art et d'esprit, loin des rêves de conquêtes et des envies de guerres qui occupaient ses deux époux, celui d'hier et celui d'aujourd'hui.

La veille, Emmer avait traversé la capitale vêtu de ses plus nobles et de ses plus brillants habits, de la tour Saint-Pierre jusqu'à l'abbaye de Thorney, à quelques pas de la rivière. Entouré des plus grands seigneurs du pays et de nombreux évêques, il avait paradé dans toute la ville devant une foule en liesse, toujours prête à festoyer en de si exceptionnelles occasions. Hélène, bien sûr, l'avait accompagné toute la journée, étonnée de voir les sourires et les regards bienveillants du

peuple de Brittia. Ainsi, ils ne lui en voulaient pas d'être gallicienne ? Chaque fois que le carrosse s'était arrêté près des spectateurs, au coin de chaque rue, on lui avait crié qu'elle était belle et on lui avait souhaité la bénédiction de Dieu.

Le soir, ils étaient rentrés au palais où l'abbé de Thorney avait prononcé un sermon très officiel – et fort ennuyeux – de préparation au couronnement. On avait discuté de la cérémonie jusque tard dans la nuit. Puis Hélène était partie dormir de son côté, retrouver un peu de paix dans la solitude de ses appartements.

Ce matin, Emmer avait reçu le bain des rois, après quoi il avait dû revêtir une chemise et un manteau de soie blanche, ouverts sur la poitrine et les épaules, ainsi qu'au milieu des bras. Accompagné de douze évêques, il allait à présent remonter la nef de l'abbaye de Thorney au rythme des chœurs qui empliraient toute la cathédrale de pierre.

Hélène repoussa une mèche qui était tombée sur son grand front. Elle ne pouvait s'empêcher de penser au passé, à l'adolescence qu'on lui avait volée en la mariant à quinze ans au roi de Gallica. Un jour, elle avait dit à l'abbé Ségur, le plus fidèle conseiller du roi, une phrase qui avait fait le tour du royaume et qui avait sans doute amorcé sa rupture avec Livain : « J'ai parfois l'impression d'avoir épousé un moine. » Et voici que son second époux devenait roi à son tour. La délaisserait-il comme l'avait fait Livain ?

À cet instant, Emmer Capigesne apparut au bas de l'immense nef, au milieu des rayons du soleil d'été, sur le long tapis de velours rouge qui menait au trône du couronnement. Le visage resplendissant, il était plus gracieux que jamais. Ses courts cheveux blonds brillaient dans la vive lumière, ses yeux bleus s'allumaient de mille feux et son teint rose lui donnait un visage d'enfant. Les chœurs s'élevèrent entre les colonnes de pierre, comme sortis des gorges des statues de saints qui ornaient celles-là. L'assemblée se leva et se tourna vers la lumière.

*Au moins, celui-là est beau !* pensa Hélène en souriant. Elle se leva à son tour.

La lente procession se dirigea vers le grand autel. Sur la droite d'Emmer, un moine portait la croix de bois sculpté, et sur sa gauche, le seigneur de Thorney exhibait le sceptre que le roi allait recevoir en symbole de sa souveraineté. Autour de lui, quatre barons tenaient

devant eux des lances d'argent sur lesquelles était fixée la bannière des Capigesne.

Une bannière qu'on allait planter dans le sol de Gallica, comme un affront au roi Livain. Hélène ne put s'empêcher de sourire à cette idée, puis elle se ravisa. Les choses ne seraient sans doute pas aussi simples...

\*  
\* \*

Bohem fut réveillé en sursaut par des aboiements. Il tomba à la renverse de l'autre côté de l'arbre mort et sa première réaction fut de se protéger. Il se croyait attaqué. Mais il n'en était rien. Il se souvint de l'endroit où il était. La garrigue. Puis la soirée de la veille lui revint en images. La dispute avec son père, les yeux de Catriona derrière la porte, son départ... Le loup.

Reprenant ses esprits, il s'appuya sur le bord du tronc et regarda ce qui se passait. La nuit n'était pas tout à fait finie. Dans les lueurs rougeâtres du ciel on devinait l'arrivée du soleil, sans encore le voir.

À quelques pas de là, le grand loup gris, fort agité, aboyait en le regardant. Il tournait sur lui-même, se baissait sur ses pattes avant, jappait, se remettait à aboyer, s'avancait vers le jeune homme, puis reculait.

— Qu'est-ce qui t'arrive ? demanda Bohem en se levant, comme si la Brume pouvait le comprendre.

L'animal s'immobilisa, puis aboya de plus belle. Bohem sursauta. La Brume ne se comportait plus du tout comme la veille. Elle n'avait pas envie de jouer. Non, c'était autre chose.

Bohem épousseta ses vêtements pour en enlever le sable et les brindilles, puis il passa de l'autre côté du tronc pour s'approcher de l'animal.

Le loup fit aussitôt volte-face et se mit à courir vers l'ouest. Surpris, Bohem le regarda partir en fronçant les sourcils. Après quelques foulées, le loup s'arrêta et se retourna vers lui. Il aboya de nouveau.

*Il m'appelle.* Le jeune homme avança vers l'animal. Celui-ci se remit en route. *Oui. C'est bien ça. Il veut que je le suive.*

Lors, le fils du louvetier accéléra le pas, puis fut bientôt obligé de courir pour ne pas perdre de vue la Brume. Il manqua plusieurs fois de tomber, tant l'animal allait vite. Il n'y avait pas de chemin ici, seulement les herbes sauvages et les buissons de la garrigue. Le terrain se mit à descendre. Bohem se laissa emporter par la vitesse. Ses pieds frottaient contre la broussaille et glissaient sur la terre sèche. Il ralentit un peu, essaya d'assurer sa course. Arrivé en bas de la pente, il ne parvint plus à voir le loup.

Il s'arrêta, à bout de souffle, se pencha en avant pour reprendre sa respiration, puis il chercha l'animal du regard. Rien. Il regarda par terre à la recherche de traces qui auraient pu le guider, mais le sol était trop desséché. Il fit quelques pas en avant, tourna sur lui-même, puis, enfin, il l'aperçut, un peu plus haut, sur le flanc d'une autre colline. Toujours plus à l'ouest.

— Te voilà ! s'exclama-t-il en souriant.

Mais le loup ne lui laissa pas un instant de répit. Il se remit à galoper vers le sommet où commençaient à arriver les rayons du soleil. Bohem poussa un soupir. Il hésita un moment, puis se décida à courir. Le comportement du loup commençait à l'inquiéter.

Quand il fut en haut de la côte, il se rendit compte qu'ils approchaient de Villiers-Passant. Le loup, devant lui, courait en direction du village. Bohem se dit que c'était sans doute une coïncidence, mais il courut de plus belle.

La Brume continuait sa route, toujours dans la même direction. Elle se retournait de moins en moins souvent, semblait de plus en plus agitée. Quand ils arrivèrent sur la colline de Prade, Bohem comprit aussitôt que ce n'était pas un hasard, que le loup l'avait amené là délibérément. Son cœur se mit à battre.

Une épaisse fumée noire s'élevait derrière la cime des arbres, là où se trouvait le castrum de Villiers-Passant.

\*

\* \*

Le cortège arriva enfin près du trône. Le moine qui était à côté d'Hélène lui prit le bras et la guida aux côtés d'Emmer, afin qu'elle siège également devant le grand autel. La duchesse de Quienne

s'installa à la droite de son mari. Elle posa sa main sur l'accoudoir et caressa délicatement le bois ciselé.

On lui avait tant parlé de ce trône ! Consacré depuis plus d'un siècle, en même temps que l'abbaye, il renfermait en son cœur – disait-on – la couronne d'épines du Christ. C'était sur ce trône de chêne sombre qu'étaient sacrés tous les rois de Brittia, dans cette même cathédrale. Toute la partie supérieure avait été peinte par un maître galatien, et le socle était une incomparable sculpture où l'on voyait des oiseaux, des feuillages et des animaux sur un parterre de dorures. La silhouette d'un chevalier – l'un des premiers rois de Brittia sans doute – les pieds posés sur un lion, était peinte sur le large dossier.

Quand les chœurs se furent tus, le roi se leva et vint s'agenouiller entre les deux évêques qui l'attendaient devant l'autel. Ils placèrent alors autour de son cou une écharpe dorée qui portait des inscriptions qu'Hélène ne parvint pas à déchiffrer. L'archevêque de Chanteville s'avança devant Emmer qui ne bougeait pas. Le genou droit posé sur un coussin de soie, brodé de fils d'or, il resta ainsi prosterné pendant toute l'oraison de l'archevêque, sa belle tête blonde penchée avec respect. Quand la prière fut finie, alors seulement il put se relever.

Un silence remarquable inondait la cathédrale. Hélène frissonna. Elle ne pouvait voir le visage de son époux, mais devinait son émotion. Depuis sa plus tendre enfance, Emmer avait appris à attendre cet instant, à craindre aussi qu'il ne vînt jamais, tant cet héritage était contesté...

On lui ôta tous ses vêtements, hormis sa chemise de soie. Puis l'archevêque oignit le corps du futur roi en cinq endroits. Il étala l'huile sacrée sur les mains d'Emmer, sur sa poitrine, entre ses épaules, au creux de ses bras et enfin sur son front, en dessinant une croix. L'un des deux évêques s'approcha à son tour pour essuyer le visage d'Emmer avec un linon blanc.

On demanda alors au récipiendaire de présenter son épée. Emmer attrapa la lourde lame posée à son côté et la présenta à l'archevêque, qui la bénit.

Puis vint le moment de consacrer la couronne. Les deux évêques l'amènèrent devant l'archevêque de Chanteville qui prononça une prière de bénédiction, prit le bijou entre ses mains et le plaça sur la

tête d'Emmer. C'était une magnifique couronne dorée, surmontée de trois arches et incrustée de pierreries. Sur le socle, on pouvait voir trois léopards dorés sur champ de gueules.

On tendit ensuite à Emmer une paire de gants blancs, qu'il enfila aussitôt, et l'archevêque lui confia le sceptre royal.

Capigesne se redressa enfin et se retourna vers l'assemblée. Ses yeux brillaient comme deux fenêtres ouvertes sur un soleil de midi. La fierté se lisait sur chaque trait de son visage encore jeune. Il adressa un regard à Hélène, esquissa un sourire, puis descendit prudemment les deux marches et s'assit à côté d'elle sur le trône. Les chœurs se mirent à chanter, encore plus fort cette fois. Hélène reconnut la prière. *Te deum laudamus*. L'assemblée se leva. Tous se mirent à chanter.

La duchesse sentit la main de son époux se refermer sur la sienne, la serrer vigoureusement. Elle tourna lentement la tête vers lui et cligna des yeux, simplement.

Quand le chant fut fini, tous les seigneurs de Brittia réunis dans la cathédrale passèrent devant eux, les uns après les autres, pour faire leur serment de fidélité et rendre hommage au nouveau roi.

Quand le dernier se fut éloigné, Hélène comprit que c'était à son tour de recevoir la couronne. Au signe de l'archevêque, elle se leva. Elle franchit les marches qui menaient à l'autel et se prosterna comme son époux avant elle. L'archevêque trempa son index dans l'huile sacrée et forma une croix sur le front de la duchesse, puis il déposa sur sa chevelure rousse une couronne à peu près identique à celle du roi. Hélène se releva, baisa la main de l'ecclésiastique et reprit sa place auprès d'Emmer.

Voilà. Elle était reine pour la seconde fois. Reine d'un autre pays, épouse d'un autre roi. Mais elle serait toujours la même, se promit-elle, avec les mêmes rêves de liberté. Aucune couronne au monde ne pourrait lui enlever ce qu'elle avait dans le cœur.

L'archevêque s'avança alors vers le trône et demanda au nouveau roi de se lever. Emmer s'exécuta, entraînant Hélène avec lui. Sa main la serrait de plus en plus fort.

— Emmer, promettez-vous de maintenir la paix et la foi en Dieu, pour l'Église, le peuple et le clergé ?

— Je le promets, répondit le roi solennellement.



— Promettez-vous en tous ces domaines de faire régner la loi, avec discrétion, vérité et pitié ?

— Je le promets.

— Promettez-vous de défendre nos lois et nos coutumes, de les observer et de les renforcer dans l'adoration du Seigneur, notre Dieu ?

— Je le promets.

— Soyez béni, Emmer.

Puis les évêques s'approchèrent à leur tour, et d'une seule voix prononcèrent les phrases rituelles :

— Votre Majesté, nous vous demandons d'accorder au clergé, un et multiple, le privilège de la sainte Église et de défendre les droits des évêques et des abbés en serment de votre royauté.

— Avec la joie et la dévotion de mon âme je promets de faire respecter le droit canon de la sainte Église, et de défendre, avec l'aide de Dieu, évêques et abbés de mon royaume.

— Majesté, garderez-vous votre serment de protéger les droits et coutumes du peuple de Brittia ?

— Je le garderai.

— Que Dieu vous entende et que le peuple en soit témoin. Amen.

— Amen.

Emmer se tourna vers Hélène et l'embrassa. L'assemblée les acclama et les chœurs se remirent à chanter.

Alors la reine se pencha sur l'épaule de son époux et lui chuchota à l'oreille :

— Que Dieu vous bénisse.

— Merci, ma reine, répondit Emmer en souriant.

Il voulut se tourner vers l'assemblée derrière eux, mais elle l'attrapa doucement par la nuque et approcha de nouveau sa bouche de son oreille.

— N'oubliez jamais, Majesté, que je suis duchesse avant d'être reine. Et que je suis femme avant d'être épouse.

Elle déposa un baiser sur sa joue et se tourna vers la foule en le laissant, perplexe, méditer sur ce qu'elle avait voulu dire. Mais ce n'était pas le moment. Il salua lui aussi le peuple réuni dans la cathédrale et essaya de ne pas y penser.

Bientôt, il aurait tout le temps.

\*

\* \*

Bohem fut pris de panique. Il regarda sur sa droite. Le loup s'était arrêté. Il le regardait, immobile, la langue pendante. Il l'avait amené là où il le voulait, près du village. Comment avait-il su ? L'odeur de la fumée peut-être... Et pourquoi ? Bohem n'avait plus le temps de se poser ces questions. Il se mit à courir de toutes ses forces, abandonnant l'animal derrière lui.

La fumée était de plus en plus dense, menaçante, et elle venait de plusieurs endroits différents ; colonnes noirâtres qui zébraient l'horizon rosé du matin, vapeurs nocives qui obscurcissaient le ciel.

Bientôt, Bohem arriva en vue du village. Il s'immobilisa brusquement, horrifié par ce spectacle de désolation. La plupart des maisons du castrum de Villiers-Passant étaient en feu. Les flammes rouges s'élevaient de toutes parts et semblaient déjà se propager entre les habitations. Tout un pan des remparts était tombé sur la façade sud. Au sol, un amas de pierre et de bois, de la poussière, quelques corps indistincts. Et, dans les rues, l'horreur... Il aperçut alors des cavaliers, des silhouettes obscures qui poursuivaient les villageois et les frappaient à coups de hache et d'épée.

Bohem n'en croyait pas ses yeux. Comment était-ce possible ? Qui avait pu ordonner un tel massacre ? Le seigneur Maugard n'avait aucun ennemi ! Villiers-Passant était un village paisible !

Il sursauta, comme frappé par la panique pure. Il aurait voulu fuir. Mais ce n'était pas possible. Non. Bohem avala sa salive. Il ne pensait qu'à une seule chose. Une seule personne. Catriona. Sa petite sœur. Il ne pouvait pas la laisser là !

Le jeune homme se remit à courir. Il dévala la pente à toute allure. Sa gorge et ses yeux le piquaient. La fumée sans doute. La peur envahissait ses veines, crispait sa mâchoire. Il serra les poings et jura, essaya de courir plus vite encore.

Quand il arriva devant le village, il aperçut l'un des cavaliers à quelques pas de lui. Il plongea derrière un rocher pour ne pas se faire repérer, puis observa l'entrée du village de nouveau. Le cavalier était là, chevauchant un pur-sang robuste. Il tournait lentement autour d'un homme qui respirait péniblement, à genoux dans la terre.

Bohem n'avait jamais vu pareil guerrier. Ce n'était pas un soldat du comte de Tolsanne, ni même un garde du roi. Ce cavalier ne ressemblait à aucun combattant que Bohem eût vu ni à aucun dont il eût entendu parler dans les nombreuses histoires que l'on racontait au village. Le torse nu, les jambes couvertes de fourrure et de lin, il était d'une carrure impressionnante et les muscles de ses bras, de ses épaules se bombaient à chaque mouvement. Il avait le crâne recouvert d'une toque de fourrure noire et il portait une longue moustache qui descendait jusque sous son menton. De nombreuses armes étaient attachées à sa ceinture : un fouet, un arc, une dague et un carquois et, sur sa selle était fixée une corde. Il tenait dans sa main droite une énorme épée, large et épaisse. Les nombreuses entailles dans la lame laissaient supposer qu'elle avait déjà beaucoup servi. Et l'on devinait dans son regard le goût du sang, le plaisir de tuer.

Bohem sentit les battements de son cœur s'accélérer encore. Il n'avait jamais vu un combat. Une bataille. Les seuls hommes qu'il avait vus mourir étaient morts de vieillesse ou par accident. À Villiers-Passant, la violence n'était qu'un vieux souvenir, une légende, un passé révolu. Mais aujourd'hui tout cela allait changer. Ce qui allait se dérouler devant lui ne faisait aucun doute. La mort avait déjà pénétré dans le village et elle n'avait pas encore terminé ses ravages. Bohem n'avait certainement pas envie de voir ça. Pourtant, il était comme paralysé. Incapable de fermer les yeux.

Le cavalier tournait encore en rond comme un rapace autour de sa proie. Il passa devant Bohem, sans le voir. Le jeune homme recula pour se cacher. Quand il se redressa, il put apercevoir le visage de l'homme agenouillé par terre, essoufflé. Les habits déchirés, le front ensanglanté, les mains tremblantes, les épaules basses, comme résignées. Prêt à mourir. C'était le père Grimaud.

Soudain, Bohem aperçut l'éclat brillant du métal. Le cavalier abattit son épée d'un coup sec. Le prêtre ferma les yeux. La lame siffla. Trancha le cou comme si elle n'avait rencontré aucune résistance.

Bohem, horrifié, se cacha le visage dans les mains, pour ne rien voir. Mais il entendit. Le bruit sec de la tête qui heurtait le sol, s'enfonçait dans la terre. Puis le corps tout entier qui tombait, lourd comme un sac de sable.

Le jeune homme serra les dents à s'en faire mal. Tous ses muscles étaient tendus. Il ne parvenait pas à se relâcher, ni à enlever ses mains de ses yeux. Le cavalier était encore là. Il pouvait l'entendre. Peut-être avait-il découvert sa présence. Bohem essaya de ne pas bouger, de ne pas respirer. Ils étaient si proches.

Soudain, il entendit le bruit des sabots du cheval qui s'éloignait. Il attendit un instant, puis il baissa les mains et ouvrit les yeux.

Le cavalier était parti, retourné vers le village. Par terre, le corps immobile du prêtre, sans tête, couché dans une mare de sang. Bohem ne put s'attarder. La nausée le prenait. Il se leva et partit en courant vers les remparts.

C'était de la folie ! Il risquait de se faire voir ! Et il ne serait pas épargné. Mais il ne pouvait pas abandonner Catriona. Il devait savoir, essayer de la sauver.

À mesure qu'il approchait, les hurlements des villageois devenaient de plus en plus forts, comme le crépitement des flammes – de plus en plus hautes. Bohem avait l'impression de courir vers un cauchemar, de plonger en enfer, dans un monde irréel, et ce faisant, de se jeter aveuglément dans un piège. Mais il n'avait pas le choix.

Arrivé au pied des remparts, il les longea vers le nord. Il se souvenait qu'il y avait une ouverture, plus haut, un trou dans le mur, qui était là depuis des années et par lequel passaient les enfants, en cachette. Les adultes, eux, faisaient semblant de ne l'avoir jamais vu.

Il y avait de nombreuses pierres, par terre, le long de l'enceinte. Bohem ralentit le rythme de sa course, pour ne pas tomber, et il essaya de rester le plus près possible de la paroi, espérant que l'ombre le protégerait des regards. Quand il arriva devant le passage dans la pierre, il se mit à genoux et jeta un rapide coup d'œil à l'intérieur. Personne. Son cœur battait à tout rompre. Il rassembla son courage, pensa à sa jeune sœur et se jeta de l'autre côté. Il arriva dans la petite ruelle sombre. Deux maisons étaient déjà en feu de ce côté du village et il y avait des cadavres à même le sol. Déjà. Du sang coulait sur la terre ocre. Bohem toussa. La fumée lui brûlait la gorge.

Il se releva et partit en courant vers le bout de la ruelle, en rasant les murs. Il avait les mains moites et de la sueur coulait le long de ses tempes. Les cris, les bruits du massacre se mélangeaient dans sa tête,

et il lui semblait entendre encore en écho le son du crâne du prêtre se brisant sur le sol.

Il passa devant une maison en feu, s'écarta tant la chaleur était intense. Il ne pouvait s'empêcher de penser à la Saint-Jean, quand il avait marché dans le feu. Il se demandait encore aujourd'hui comment il avait survécu. Et, à présent, c'était son village tout entier qui allait périr dans les flammes.

Il avança au milieu de la ruelle, mais il se rendit rapidement compte qu'il était trop exposé. Il se précipita en face, se plaqua vivement contre le mur. Il vit alors passer un cavalier, à l'autre bout de la venelle, rapide, sombre, comme l'ombre d'un oiseau. Cela devenait trop dangereux. Bientôt, il allait se faire prendre, se faire trancher la tête, lui aussi. Mais il ne pouvait reculer. Il se remit en route. Un pas. Un autre. Il n'arrivait plus à courir tellement il avait peur. Pourtant, enfin, il parvint au bout de la petite allée.

Il s'apprêtait à se lancer dans la rue pour traverser et rejoindre le chemin qui menait chez son père quand, soudain, une silhouette se dressa devant lui. Bohem sursauta, poussa un cri de surprise et fit deux pas en arrière. Puis il reconnut l'homme qui venait de surgir au coin de la rue : Arembert, le pelletier de Villiers-Passant. Il avait les mains croisées sur la poitrine, du sang coulait abondamment entre ses doigts, un sang pourpre et poisseux qui se répandait sur la toile de son bリアud.

— Bohem ! cracha-t-il, à bout de souffle.

Le jeune homme rattrapa le pelletier par le bras avant qu'il tombe. Mais l'homme n'avait plus de forces et il dut le laisser s'asseoir par terre, dos au mur.

— On ne peut pas rester ici ! dit Bohem, pris de panique. Venez, essayez de vous lever, je vais vous sortir d'ici.

Mais le pelletier ne pouvait plus bouger. Il leva la tête vers le jeune homme et fronça les sourcils. Puis il ferma les yeux et laissa retomber son menton contre sa poitrine.

— C'est de ta faute, Bohem ! balbutia Arembert.

— Quoi ? Comment ça ?

— C'est de ta faute, reprit-il péniblement. C'est toi qu'ils cherchent !

— Moi ? s'exclama Bohem, incrédule.

Il ferma les yeux. Comment était-ce possible ? Pourquoi lui ? Il se demanda un instant si Arembert ne mentait pas. Ou s'il ne rêvait pas. Et pourtant ! Tout cela pouvait-il être lié à la nuit de la Saint-Jean ? Non, il ne pouvait y croire. Un tel massacre ? Arembert devait se tromper.

— Va-t'en pendant qu'il est encore temps ! marmonna le pelletier en tournant la tête vers lui.

— Je ne peux pas. Catriona...

— Elle est morte ! Ton père est mort ! Ils sont tous morts, Bohem ! Regarde !

Arembert leva laborieusement la main pour pointer le doigt vers l'intérieur du village.

— Regarde, répéta-t-il. J'ai vu ta maison brûler. Ils sont tous... morts.

Puis il referma les yeux.

Bohem se laissa tomber sur les genoux. Il ne pouvait pas accepter. Non. Catriona.

Les larmes montèrent aussitôt à ses yeux. Puis la rage, la haine le gagnèrent. Il se leva brusquement et poussa un cri de fureur. Un cri qui se transforma en sanglot. Car il savait. Il savait qu'il ne pourrait rien y faire, qu'il ne pourrait jamais rien y faire.

Au même moment, il entendit des bruits de sabots qui approchaient, sur la gauche, au coin de la ruelle. De plus en plus près. Et il comprit. Cette fois-ci, c'était son tour.

Il fallait fuir, tout de suite.

Il fit volte-face et se précipita dans la direction opposée, vers les remparts. De là où il était venu. Il courut de toutes ses forces. Plus vite qu'il n'avait jamais couru. Le trou dans le mur... Il fallait qu'il l'atteigne avant que le cavalier arrive, avant qu'il le voie.

Il lui semblait entendre le souffle du cheval, son pas, juste derrière lui. Déjà. Il courut encore plus vite. Il n'était plus qu'à quelques foulées. Bientôt il pourrait plonger dans l'ouverture et s'enfuir, courir loin du village. Mais soudain, il vit l'ombre du cavalier se dessiner sur le rempart. Trop tard. Il se retourna et croisa le regard du guerrier sur sa monture.

Bohem sentit comme une étreinte glaciale lui traverser le dos. Le cavalier avançait sur lui, le dévisageait en levant son épée au-dessus de

sa tête. Le jeune homme marcha à reculons puis tomba à la renverse. Horrifié, il se mit à reculer sur les coudes en rampant. Le cheval était là, au-dessus de lui. Soudain, le cavalier abattit son bras avec une puissance phénoménale, projetant son épée vers Bohem.

Ce fut comme un rêve. Comme une erreur du temps. Un éclair blanc. L'éclat de la lame, peut-être. Bohem se vit mourir mille fois. Il vit l'épée s'enfoncer dans son corps de mille façons différentes. Traverser ses poumons. Une déflagration. Le dernier battement de son cœur qui envahissait ses oreilles. Puis encore. Toujours la même image : cette épée, ce métal froid, la pointe terrible qui transperçait la chair. Encore et encore. La main du guerrier tendue. La lame qui fendait l'air. Toujours la même trajectoire. Non ! Bien sûr : il devait l'éviter. Il *pouvait* l'éviter. Tourner, se retourner, de toutes ses forces, chercher la vie juste à côté. Survivre, pour Catriona.

L'épée se planta bruyamment dans le sol, à deux doigts de son flanc à peine. Bohem avait roulé sur le côté, plus vite encore que l'épée s'était envolée. Un réflexe prodigieux, sans doute. Pas le temps de comprendre : Bohem se redressa et se précipita dans la brèche au pied du mur. Il roula de l'autre côté, se releva et courut. Il courut sans se retourner, sans reprendre son souffle, sans respirer, même, peut-être. Il ne pensait qu'à une chose : fuir, s'éloigner de la mort, gagner l'ombre des arbres, derrière le mont Cruzy. Il espéra seulement que le cavalier ne pourrait pas le rattraper.

Quand il fut en haut du mont, à bout de souffle, le cœur retourné, il se laissa tomber à terre et regarda derrière lui. Le cavalier ne l'avait pas suivi. Sa gorge le brûlait. La peau de ses joues – où ses larmes avaient séché – tirait sur ses yeux. Ses jambes n'étaient plus que douleur. Il était épuisé, mais il était vivant.

En face, le grondement du carnage semblait s'éteindre peu à peu, comme un cri qui s'éloigne sur l'océan. La fumée noire emplissait tout le ciel à présent. On eût dit que le jour avait renoncé à se lever.

*Au loin, au sommet de la colline de Prade, une silhouette se dessina dans les rayons du soleil. C'était la silhouette d'un cavalier vêtu de peaux de bêtes. Statue de chair veillant sur la vallée.*

## Chapitre 2



### LE POMMIER

Pieter le Vénérable entra dans le cabinet de Livain VII avec assurance. Vêtu d'une dalmatique en soie, brodée d'or et d'argent, portant sa mitre et ses gants, il était fort impressionnant et encore charismatique malgré son âge. L'espoir secret qu'il avait de s'attirer les faveurs du roi avait redonné à son visage la lueur d'une certaine jeunesse.

C'était la deuxième fois que le roi de Gallica le réclamait auprès de lui en moins d'une semaine. L'abbé savait ce que cela signifiait : le souverain commençait à avoir besoin de lui comme il avait jadis eu besoin de Courage de Blanval. Et Pieter n'avait jamais rêvé d'autre chose. Il était grand temps ! Il savait qu'il méritait cette place auprès du roi, et il savait qu'il entrerait ainsi dans l'histoire de Cerly car, grâce à lui l'ordre allait retrouver sa gloire de jadis.

— Mon cher abbé, merci d'être venu si vite.

— Je suis votre serviteur, répondit Pieter en s'inclinant péniblement devant le roi.

Il souffrait depuis plusieurs années d'un mal de dos incurable qui l'empêchait de se pencher en avant. Toute une vie de luttes de pouvoir contre Courage de Blanval et l'ordre de Cistel l'avait épuisé. Et la récompense ne venait que maintenant, l'année de ses soixante-deux ans !



Le désir de vengeance l'avait rongé depuis 1132, quand le pape avait décidé d'exonérer l'ordre de Cistel de la dîme et que celui-ci s'était tellement enrichi qu'il avait pris la première place du royaume, passant même devant Cerly. Courage de Blanval était devenu le plus important représentant de la chrétienté à travers tout le pays, et l'ordre de Cistel avait connu une croissance sans précédent. Mais Pieter n'avait jamais baissé les bras. Et à présent que la chance tournait, maintenant que Courage n'était plus de ce monde, il comptait bien en profiter, malgré son âge !

— Allons, prenez place. J'ai longuement réfléchi à notre dernier entretien, Pieter, et je pense que vous avez raison.

— Votre Majesté, vous m'en voyez ravi...

— J'ai bien considéré tout ce que vous m'avez dit, et je crois que vous avez raison. Ce dont mon royaume a besoin au plus vite est de renforcer ses alliances contre Capigesne. C'est aussi simple que cela. Et cela a toujours été le cas. Mon père l'avait compris, qui aura passé sa vie à concilier tous ses vassaux !

— La couronne de Gallica doit beaucoup à votre père, c'est certain. Jamais le royaume n'avait été aussi uni, avant lui. Mais je pense que vous irez encore beaucoup plus loin...

— Je l'espère. Ainsi, mon cher abbé, je veux que vous partiez dès demain pour Toledo, au royaume de Chastel.

Pieter le Vénérable essaya de ne pas montrer sa surprise. Certes, c'était une victoire. Sa suggestion d'épouser la fille du roi de Chastel avait porté ses fruits. Mais il ne s'était pas attendu à devoir partir lui-même de l'autre côté de la frontière.

*Pourquoi moi ? Il sait que je suis âgé et que ce voyage me sera pénible. A-t-il vraiment confiance en moi, ou essaie-t-il de m'écarter du royaume ? Et pourquoi le ferait-il ?*

— Suis-je vraiment la personne la mieux placée pour demander en votre nom la main d'une princesse ?

— Je le crois, répliqua malicieusement le roi.

Pieter inclina la tête avec reconnaissance.

*Il sait que je ne peux rien répondre à cela, que la décence m'oblige satisfaire de l'honneur qu'il me fait. Je pense qu'il veut me tester. Il s'attendait peut-être à ce que je refuse !*

— Ce sera un honneur, Majesté, et je suis fort heureux de voir que mon idée vous a plu.

— Oui. Cette idée m'a plu. Et ce n'est pas la seule. Constantine partira la semaine prochaine pour le comté de Tolsanne.

*Il a donc suivi tous mes conseils ! Dieu fasse que je ne me sois pas trompé ! Si ces deux mariages sont un succès, ma place est assurée à ses côtés.*

— Voilà de nombreuses festivités qui se préparent ! s'exclama Pieter en souriant.

— Si vous réussissez.

— Je n'en doute pas un seul instant, Majesté. Le roi de Chastel ne saurait vous refuser la main de sa fille.

— Dieu vous entende !

L'abbé de Cerly acquiesça, fit un signe de croix puis se releva. L'entrevue était finie. Il savait ce qui lui restait à faire à présent, et il n'y avait pas de temps à perdre. Pieter fit une révérence et quitta lentement le cabinet.

*Oui. Dieu m'entende ! Puisse-t-Il m'entendre enfin !*

\*

\* \*

Bohem fut réveillé par les premiers rayons du soleil. Il lui fallut un moment pour comprendre où il était. En bas d'un rocher, dans la garrigue, au nord-ouest de Villiers-Passant. Et un peu de temps encore pour se souvenir. Le massacre, Arembert, la mort des villageois, le cavalier, la course à travers les collines...

Il se redressa brusquement et regarda ses mains. Il y restait des traces de sang séché. Le sang du pelletier. Ce n'était donc pas un cauchemar. Il sentit les larmes monter au bord de ses paupières. Catriona, sa petite sœur. Comment avait-il pu la laisser mourir ? Si près de lui. Il n'aurait jamais dû quitter la maison. Comme elle avait dû souffrir ! Il regrettait tellement d'avoir passé la nuit si loin d'elle et de ne pas être revenu à temps. Il aurait pu la sauver, il en était sûr. Il avait bien réussi à s'enfuir, lui ! Jamais il ne pourrait se le pardonner.

Bohem se leva en essuyant ses larmes. Il poussa un long soupir avant de secouer la tête. Il avait survécu. Voilà l'idée à laquelle il devait

se raccrocher. Lui avait survécu, et un jour il vengerait sa sœur. Il trouverait ceux qui étaient responsables de sa mort, et il la vengerait. Rien ne pourrait les sauver. Ils devraient payer. On ne tue pas une enfant. Ils *allaient* payer.

Mais il était trop tôt. Bohem devait se raisonner : il était encore en danger. Si Arembert avait dit vrai, les cavaliers qui avaient massacré son village étaient sûrement à ses trousses. Pour le moment, il devait fuir. La vengeance viendrait plus tard.

Toutefois, il aurait aimé comprendre. Savoir ce qui avait provoqué ce massacre, et pourquoi il semblait, lui, en être la cause. À part la nuit de la Saint-Jean, il ne voyait aucune autre raison ! Il n'avait aucun ennemi, n'avait jamais fait de tort à personne. Sauf cette fameuse nuit, bien sûr...

Pouvait-on lui en vouloir à ce point ? Était-ce l'Église qui avait finalement décidé de punir Bohem pour avoir sauvé une Brume ? Mais pourquoi un tel massacre ? Voulait-on, pour l'exemple, punir le village tout entier ? Non. Ce n'était pas possible. Pas avec une telle violence ! Mais alors quoi ? Qui ?

Au fond de lui, une question plus importante encore ne cessait de le hanter. Une chose qui l'intriguait vraiment, et de plus en plus, et qui avait peut-être un lien avec tout cela. Sûrement même. La Brume. Le loup qui l'avait guidé jusqu'au massacre. Comment avait-il su ? Pourquoi l'avait-il amené là ? Et où était-il, ce loup, à présent ?

Bohem grogna. Il commençait à avoir faim. Il n'avait pas mangé la veille au soir et, ce matin, il n'avait encore rien à se mettre sous la dent. Il respira profondément et se mit en route vers l'ouest. Il espérait que marcher lui ferait oublier son ventre creux. Et, de toute façon, il fallait fuir, s'éloigner de Villiers-Passant. Cela ne faisait aucun doute.

Il jeta un dernier coup d'œil derrière lui, vers le sommet du mont Cruzy. Des colonnes de fumée noire s'élevaient encore dans le ciel, de l'autre côté de la crête. Quelque part, en dessous, gisait sans doute le corps brûlé de sa petite sœur. Il ferma les yeux. Il ne pouvait plus supporter cette idée. Il ne voulait plus jamais voir cette vallée. Ce ciel. Loïn. Il devait partir loïn.

Poussé par la peur, la colère et le chagrin, il marcha ainsi toute la matinée d'un pas vif. Se frayant un chemin au milieu des vignes,

courant presque, traversant les champs de rochers, il ressentit bientôt la fatigue et ses pieds commencèrent à lui faire mal. Quand le soleil fut au plus haut dans le ciel, il aperçut en contrebas une petite route. Il s'arrêta, s'assit sur une grosse pierre et réfléchit.

Il n'y avait personne en vue sur la route. Pas un bruit. C'était une petite voie de terre, qui glissait entre les vignes et disparaissait au nord derrière des mamelons de grenache. Certainement pas la grande route de Tolsanne, mais il devait tout de même y avoir du passage et il eût été trop risqué de l'emprunter. Pourtant, il ne cessait de se tordre les chevilles, ici, et la route aurait sans doute été bien moins fatigante. Il ne savait que faire. Finalement, il se décida. Il se leva, descendit la petite pente, puis il s'approcha du chemin pour voir où il menait.

À cet instant, il aperçut à l'est deux silhouettes qui s'approchaient. Il fit quelques pas en arrière et se baissa pour se cacher derrière les ceps. Il ne pouvait prendre aucun risque. À travers les branchages, il eut tout le loisir d'observer les voyageurs sans craindre d'être vu. Bientôt, ils furent à proximité, juste devant lui.

C'étaient deux jeunes hommes, à peine plus âgés que lui, estima-t-il, et qui étaient vêtus de façon similaire. Ils portaient culotte et chemise bleues. Les cheveux longs, plus longs encore que les siens, mais attachés derrière la nuque, ils arboraient autour du cou une sorte d'écharpe de rubans colorés, qui se terminait par des franges dorées. Sur le dos, ils portaient des sacs volumineux et sans doute assez lourds. Ils avaient tous les deux une canne en bois dur, avec un pommeau d'ivoire, qu'ils tenaient de la main droite et dont ils se servaient pour marcher. Quand Bohem vit le bijou doré qu'ils portaient à l'oreille droite, il n'eut plus aucun doute. C'étaient des Compagnons du Devoir. Des enfants de Salomon, comme on les appelait parfois.

Il en avait déjà vu à Villiers-Passant, mais ces curieux voyageurs ne s'arrêtaient jamais dans le village, si ce n'était pour manger, si bien qu'il ne savait pas grand-chose à leur sujet. Un jour, il avait demandé à l'un d'eux pourquoi ils passaient régulièrement par là. Celui-ci avait expliqué qu'ils traversaient la région pour rejoindre Tolsanne, une étape importante de leur formation... On faisait toujours beaucoup de mystère autour de ces studieux voyageurs, on racontait qu'ils étaient les meilleurs artisans du pays, et que leur savoir se transmettait

en secret, de génération en génération. C'était à peu près tout ce que Bohem savait. Cela suffisait en tout cas à le rassurer, et à l'intriguer.

Toutefois, il préféra rester prudent et attendit de les voir s'éloigner avant de sortir de sa cachette. Accroupi dans la terre, avec le soleil au zénith, il étouffait un peu et des gouttes de sueur coulaient dans son dos. Mais il ne bougea pas.

Quand ils furent assez loin, il se releva et monta avec précaution sur le chemin. Il s'essuya le front et respira profondément. Il hésitait. En les regardant partir, il se demanda combien de temps encore il allait devoir rester sur ses gardes, à craindre la moindre rencontre. Et, surtout, comment il allait faire. Où allait-il trouver refuge ? Dans combien de temps la solitude deviendrait-elle insupportable ? Et la faim ?

Il grimaça. Ces questions l'angoissaient. Il se sentait perdu. Il avait l'habitude d'être seul, bien sûr, mais jamais il ne s'était senti si abandonné. Il essaya de se raisonner, de se dire qu'il était suffisamment fort et indépendant pour se débrouiller, comme il l'avait fait des dizaines de fois ces dernières années. Mais ce qu'il venait de vivre était trop lourd, même pour lui. Il aurait voulu parler avec quelqu'un, chercher conseil. Que devait-il faire ? Se dépêcher de gagner la plus proche ville et prévenir les autorités de ce qui était arrivé à Villiers-Passant ? Mais, si vraiment c'était après lui que couraient ceux qui avaient massacré les siens, ne risquait-il pas de tomber entre leurs mains ? Peut-être était-il recherché dans toutes les villes du comté... Encore une fois, il devait s'en tirer seul. Faire confiance à son entendement.

Alors, soudain, comme porté par quelque instinct inexplicable, il poussa un cri en direction des deux Compagnons. Les voyageurs se retournèrent et le regardèrent, quelque peu surpris. Il ne bougea pas, paralysé à l'idée d'avoir commis une terrible erreur. Immobile, il les dévisageait sans rien dire, l'air un peu confus.

— Eh bien ? lança l'un des Compagnons en haussant les sourcils. Qu'est-ce que tu veux ?

Bohem se mordit la lèvre. Il regrettait maintenant de les avoir appelés. Et il ne savait absolument pas que dire.

— Vous... Je... Où allez-vous ?

Les deux inconnus se regardèrent d'un air médusé, puis éclatèrent de rire. Maintenant que Bohem les voyait mieux, de face, il se dit qu'ils devaient en effet avoir le même âge que lui. L'un était très grand et assez mince, avec un visage fin et des yeux pétillants. L'autre, plus petit et plus fort, le regard plus méfiant, avait à la taille un assez gros marteau.

— Mais enfin ! répliqua finalement celui qui était plus grand, qu'est-ce que cela peut te faire ?

Bohem grimaça. Il ne savait que répondre. Les deux Compagnons devaient le prendre pour un parfait imbécile.

— Je ne sais pas, je... Je vais dans la même direction que vous, et...

— Tu veux faire la route avec nous, c'est ça ?

Bohem hésita. Mais il se dit qu'il ne devait pas laisser passer sa chance. Après tout, en se mêlant à eux, s'il était recherché, peut-être risquait-il moins de se faire repérer. Et surtout, les deux voyageurs avaient sûrement de quoi manger !

— Je veux bien...

— Alors viens donc ! s'exclama le grand. Allons, dépêche-toi, nous sommes pressés.

Bohem les rejoignit aussitôt. Il leur serra la main, les remercia et ils se mirent en route vers le nord-ouest dans la chaleur pesante de l'été.

\*

\* \*

Pieter le Vénérable arriva au palais du roi de Chastel après vingt-deux jours d'un voyage éprouvant. Il avait traversé tout le pays de Gallica avec une escorte de quinze soldats de la Garde royale et il était épuisé. Son dos lui faisait encore bien plus mal que d'ordinaire, et il n'était pas parvenu à se reposer suffisamment dans les auberges où il avait fait halte chaque soir. Les roues de la carriole passaient péniblement sur ces chemins rustiques, trop étroits, secs et déformés, qui portaient encore les marques des intempéries du printemps. Chaque jour avait apporté un nouvel obstacle, une colline, un escarpement, un fleuve, si bien que cette expédition s'était mise à ressembler à un combat de chaque instant. Les roues avaient cassé

plusieurs fois, un cheval était mort, et il s'en était fallu de peu un soir que l'équipage passât la nuit dehors.

Bien sûr, l'abbé de Cerly savait que ce voyage était essentiel. Il s'achetait ainsi une place au côté de Livain. Et puis, il était toujours bon pour un homme d'Église de parcourir ainsi la campagne. De se faire voir. Cela augmentait sans aucun doute la renommée de l'abbé à travers Gallica et il n'avait pas manqué de se faire remarquer de ville en ville, tout en professant la bonne parole. La rumeur de son voyage s'était vite répandue, et après quelques jours il eut la surprise d'être chaque fois plus attendu dans les villages qu'il traversait. On le traitait comme un seigneur. Il était certes encore loin d'avoir la notoriété d'un Courage de Blanval, mais au moins son nom commençait-il à être connu. Et lui était vivant.

Enfin, il devait reconnaître qu'il s'était émerveillé en sillonnant le pays. Sa vie ne lui avait pas laissé assez souvent le loisir de découvrir Gallica, ses châteaux reculés, ses castrums haut perchés, ses forêts immenses et ses reliefs étonnants, et il était subjugué par la variété des paysages qu'offrait ce vieux pays. Il avait parcouru le domaine de la Couronne et s'était arrêté à Aurilian, capitale du passé, sur les rives du Liger, où s'élevait l'une des plus prestigieuses universités de Gallica. Puis il était entré dans le comté de Bleizis, océan de bois, avec ses forteresses dressées au milieu de forêts giboyeuses. Il avait traversé ensuite le duché de Quienne tout entier, terre ennemie, mais si chaleureuse pourtant. Ses bocages d'abord, puis ses vignes et sa lande enfin, au sud, colorée par un soleil toujours fidèle.

Finalement, il avait passé la frontière et découvert pour la première fois le royaume de Chastel. Les images rouges de ce brûlant pays hanteraient longtemps sa mémoire.

Toledo était une ville pourpre, magnifique, érigée en haut d'une colline rocheuse. Entourée de murailles imposantes et anguleuses, elle se dressait au-dessus d'un large fleuve. Ses rues pentues étaient un dédale mystérieux où l'on croisait des gens de tous les horizons, d'Orient ou d'Occident. L'architecture elle-même était un mélange cosmopolite où le gothique et l'art mudéjar se livraient à un véritable jeu de cache-cache. Pieter le Vénérable n'avait jamais rien vu de tel en Gallica.

Le palais d'Al-Ksar, où il avait été chaleureusement accueilli, était un édifice majestueux et austère à la fois. Grand carré de pierre au collier de petites tours, il surplombait la ville comme avec dédain.

Pieter attendait à présent dans un petit boudoir, et il était seul pour la première fois depuis le début de son long voyage. Seul et inquiet. Il espérait qu'il ne s'était pas trompé, que le roi de Chastel serait heureux d'offrir la main de sa fille à Livain VII. Cette mission ne pouvait être un échec. Il avait promis au roi de Gallica de réussir. Et on ne mentait pas à un roi.

Quand il fut invité à entrer dans la grande pièce où l'attendait Raymond VII, empereur-roi de Chastel, l'abbé de Cerly se redressa et essaya d'oublier les douleurs et la fatigue. Il savait que pour lui, tout allait se jouer en cet instant précis.

\*

\* \*

— Pourquoi te retournes-tu ainsi tout le temps ? demanda l'un des deux garçons en cherchant du regard ce qu'il pouvait y avoir derrière eux.

Bohem parut gêné. Il n'avait pas envie de parler de ce qu'il venait de vivre. Le souvenir en était trop douloureux, et il n'était pas encore sûr de pouvoir faire totalement confiance aux deux Compagnons. Mais il ne pouvait s'empêcher de sursauter au moindre bruit et de surveiller régulièrement qu'ils n'étaient pas suivis. Par moments, il avait l'impression d'entendre le cavalier derrière lui, de voir son ombre grandir sur la terre du chemin. Il était hanté par cette image, et par toutes les autres. Le sang sur la poitrine d'Arembert, la fumée, les flammes au-dessus du village. Et les yeux de Catriona. Son dernier regard dans l'entrebâillement de la porte.

— Pour rien, mentit-il en haussant les épaules. Je regarde, c'est tout...

Ils marchaient tous les trois côte à côte. Bohem était impressionné par la résistance des deux Compagnons. Malgré les énormes sacs qu'ils portaient sur leurs épaules, ils marchaient aussi vite que lui et ne semblaient pas fatigués. Il se demandait même comment ils trouvaient encore le souffle pour parler.



— Tu ne nous as pas encore dit ton nom...

— Vous non plus, rétorqua Bohem un peu vivement.

Les deux Compagnons rirent de nouveau.

— Allons ! Mais qu'est-ce que tu as ? lança le plus grand des deux. Nous allons finir par croire que tu es un brigand, si tu continues de jouer les mystérieux comme ça !

Le fils du louvetier fit une moue embarrassée. Il était mal à l'aise. Ce n'était pas dans son habitude d'aller ainsi à la rencontre d'étrangers, et il était sur la défensive depuis la veille. Toutefois, il se dit qu'il devrait sans doute se laisser un peu plus aller, et parler. Comme pour reprendre contact avec la réalité, retrouver un peu de normalité dans un monde qui lui avait soudain paru insensé.

— Désolé, je... Je m'appelle Bohem.

— Enchanté, Bohem, répliqua le Compagnon en souriant et en lui posant la main sur l'épaule. Moi, on m'appelle Trinité Rivenois, et lui, c'est Gautier Burgonnais. Nous avons ces patronymes car, vois-tu, nous autres, Compagnons du Devoir, portons le nom de la région où nous sommes nés.

— Je vois. Vous avez dû en faire, du chemin ! s'exclama Bohem, admiratif.

Le jeune homme acquiesça.

— Nous faisons le Tour de Gallica, dit-il en lui montrant son écharpe colorée. C'est une tradition, chez nous.

— C'est-à-dire ?

— Nous voyageons de cayenne en cayenne, à travers tout le pays, et nous devons nous arrêter dans les sept villes du Devoir.

— À quoi cela vous sert-il ? demanda Bohem, intrigué.

— Eh bien, à apprendre notre métier, voyons ! Tu ne sais donc rien des Compagnons ?

— Non. J'ai vu des gens comme vous passer dans mon village, c'est à peu près tout...

— Eh bien tu vois, si tu avais voyagé un peu, tu saurais beaucoup de choses !

— On peut aussi apprendre plein de choses en restant chez soi, répliqua Bohem.

— Si tu le dis. Mais nous, nous avons besoin de voyager pour progresser.

— Et après vous pouvez travailler ?

— Quand notre voyage est fini, nous devons faire notre chef-d'œuvre pour montrer que notre formation est complète et que nous maîtrisons notre art. Mais nous en sommes bien loin...

— Je vois, dit Bohem, sincèrement curieux. Vous allez donc dans des lieux où l'on vous enseigne tout ça ?

— En quelque sorte, répondit Trinité. Dans chaque ville du Devoir, nous sommes placés chez un maître pendant quelque temps où nous travaillons en tant qu'apprentis. Cela nous permet de connaître différentes techniques, car les artisans ne travaillent pas toujours de la même façon d'une région à l'autre, tu sais. On apprend des petits secrets de fabrication...

— Bien sûr. Et quel métier apprenez-vous ?

— Nous sommes tailleurs de pierre, répondit Gautier, le second Compagnon, en montrant le marteau à sa ceinture.

Bohem hochâ la tête. Les explications des deux jeunes hommes le fascinaient, parce qu'ils lui parlaient de l'inconnu, de ce monde du dehors auquel les habitants de Villiers-Passant ne s'intéressaient pas. Et dont lui avait pourtant rêvé plusieurs fois. Dans ses longs moments de solitude, il s'était souvent demandé si la vie au-delà de son village était différente. Et on lui montrait justement qu'il y avait dans ce monde mille choses à découvrir, un pays tout entier à parcourir. Il en oubliait presque la peur et la faim.

— Ce doit être passionnant...

— Oui, répondit Trinité.

— Et quel chef-d'œuvre allez-vous devoir faire ?

— Nous espérons tous les deux participer un jour à la construction d'une cathédrale... Il y aura sûrement là moyen de faire quelque chose de spécial, notre chef-d'œuvre, en effet.

— Une cathédrale ?

— Oui. Il n'y a rien de plus beau. En as-tu jamais vu ?

— Non, avoua Bohem.

— Ce sont des livres de pierre, tu sais, des forêts de symboles où chacun de nous vient écrire. En participant à leur construction, tu participes à l'histoire, à la transmission d'une tradition, mais tu crées, aussi, librement. Imagine un peu combien d'esprits se rencontrent

dans la construction d'un tel édifice ! Les savoirs de tous les pays s'y mélangent ! C'est extraordinaire !

— Je n'en doute pas, répondit Bohem en souriant.

L'enthousiasme de Trinité l'amusait, le rassurait. Et il commençait à se détendre. Cela faisait du bien.

— Et toi, que fais-tu ? demanda Gautier.

— Moi ? Mon père voulait que je sois louvetier, comme lui. Mais cela ne m'intéresse pas du tout. Alors, je ne sais pas vraiment...

— Il serait temps que tu te décides ! railla Trinité en lui tapant dans le dos.

— Oui. Il serait temps, dit Bohem d'un ton plus grave.

Il réfléchit, puis il haussa les épaules.

— Peut-être vais-je trouver sur la route...

— Ah ? Parce qu'en plus tu ne sais pas vraiment où tu vas, c'est ça ?

— Et vous ? Vous savez où vous allez ?

— La prochaine ville du Devoir dans laquelle nous devons nous rendre est Burdigale, dans le duché de Quienne. C'est encore loin. Nous allons donc nous arrêter chaque soir dans toutes les cayennes qui nous séparent de Burdigale. Tu veux nous accompagner ?

Bohem parut surpris.

— Je ne sais pas... Je ne suis jamais allé dans le duché de Quienne ! À vrai dire, je n'ai jamais quitté les environs de mon village. Et je ne suis pas sûr de l'endroit où je veux me rendre...

— Eh bien, voilà ! Tu n'as qu'à venir avec nous, proposa Trinité. Regarde : tu vois ce signe gravé sur ce petit rocher ?

Bohem inspecta sur la pierre le symbole que lui indiquait le Compagnon. Une truette et un maillet.

— Ce signe indique la direction et la distance de la prochaine cayenne, expliqua Trinité. Ce soir, nous nous arrêterons au Pommier, la cayenne du petit village de Cornou. Elle est très réputée.

Bohem sourit. Il aurait aimé que tout soit si simple. Mais il ne leur avait pas encore expliqué la vraie raison de sa présence sur les routes.

— Et si nous nous arrêtons maintenant pour manger ? demanda Gautier en montrant le bord de la route.

Trinité lança un regard vers Bohem. Il fronça les sourcils.

— Quelque chose me dit que notre ami n'a pas envie que l'on traîne trop longtemps dans les parages... Qu'il est pressé de quitter les environs. N'est-ce pas, Bohem ?

— Je ne veux pas vous empêcher de manger...

— Et toi ? Depuis combien de temps n'as-tu pas mangé ?

Bohem écarquilla les yeux. Le Compagnon semblait lire dans ses pensées ! Comme s'il le comprenait, ou comme s'il devinait ce que Bohem était en train de vivre. Peut-être lui aussi avait-il quitté son village dans des circonstances difficiles. Ce devait être le cas de plusieurs jeunes Compagnons, s'imagina Bohem.

En tout cas, la bienveillance de Trinité était touchante. Bohem n'avait plus l'habitude. La bonté pure dans le regard des autres avait depuis longtemps disparu. Pourtant, il se souvenait combien les gens lui parlaient facilement jadis, combien ils étaient enclins à se montrer aimables envers lui, avant cette fameuse nuit de la Saint-Jean. Il avait toujours exercé à l'époque une certaine fascination sur les habitants de Villiers-Passant, surtout sur ceux de son âge. Peut-être à cause de ses yeux, ou de son caractère, calme, posé. Et même après la Saint-Jean, c'était une autre forme de fascination qui avait écarté les gens de son chemin...

— Eh bien, je n'ai pas mangé depuis hier midi. Mais je...

— Allons, le coupa Trinité. Nous n'avons qu'à nous écarter un peu de la route et trouver un endroit tranquille. Tu pourras partager notre repas en paix.

Bohem sourit et acquiesça. Oui, vraiment, la gentillesse et la finesse du Compagnon lui réchauffaient le cœur.

Les trois garçons s'enfoncèrent dans la garrigue. Ils trouvèrent un endroit idéal, en retrait du chemin, où ils purent manger un repas simple mais bienvenu, à l'ombre des oliviers. Et alors, dans la quiétude de cet instant, Bohem leur raconta la nuit de la Saint-Jean.

\*

\* \*

C'est à peu près au même moment que, fort loin de là, tout au nord du pays, on vit arriver par la mer une embarcation qui avait à son bord un mystérieux équipage.

C'était sur les côtes du duché de Northia, sur une grande plage de sable doré, à l'ombre des hautes falaises de glaise verte. Quelques nuages blancs filtraient les rayons de l'astre de midi et donnaient aux choses et aux gens une douce teinte gris-bleu. La mer opaque était d'un calme rare et l'on entendait juste le lointain ressac des vagues qui finissaient sur le sable et faisaient rouler de fins galets gris. Les cris des mouettes semblaient venir du firmament et se fondaient dans le bruit continu de la mer.

La plage et les falaises s'étendaient à perte de vue. Au-delà de ces éperons d'argile se dessinaient les bocages verdoyants de la Northia, un élégant mariage de bois et de prairies vallonnées.

Le bateau glissa sur la plage jusqu'à son milieu, freiné par le sable. C'était une grande nef à voiles blanches, munie de gaillards de bois noir en poupe et en proue. Quand elle fut complètement arrêtée et qu'on eut jeté l'ancre, six guerriers descendirent les uns derrière les autres et formèrent une chaîne pour débarquer de grands sacs de toile. Ils portaient des armures de plates en fer poli qui étincelaient sous le soleil et l'on devinait diverses armoiries sur leurs surcots. Ce n'étaient pas de simples soldats, mais sans doute des chevaliers de renom, peut-être seigneurs en leur pays. Un pays lointain, par-delà les mers et le vent.

Quand ils eurent débarqué tous les sacs, ils firent descendre une douzaine de magnifiques chevaux. De grands destriers, noirs pour la plupart, forts et trapus, équipés pour la guerre. Ils les sellèrent sur la plage et attachèrent les sacs sur leur dos. Tout cela sans un ordre, sans une parole. Comme des gestes mille fois répétés. Ils avaient la détermination, la dextérité et la discipline d'une véritable compagnie d'élite. Une compagnie de six combattants.

Enfin, quand tout fut prêt, on vit apparaître sur le pont de nouvelles silhouettes. Six hommes encore, mais ceux-là vêtus de manteaux blancs, la tête dissimulée sous une haute capuche. Sur le devant de leur habit était brodé un même symbole. Un dragon rouge et effilé au milieu d'une frise.

Ils descendirent lentement de la nef, majestueux, s'aidant d'un haut bâton de bois sculpté pour marcher. Les guerriers, qui les attendaient près des chevaux, les aidèrent à se mettre en selle. Puis, sans attendre et sans échanger un seul mot, ils se mirent tous en route vers

le sud, les chevaux traversant au galop la grande étendue de sable, abandonnant derrière eux la nef et son équipage.

À leur tête, ouvrant la route, se tenait le plus âgé des douze hommes. On ne pouvait voir son visage, mais l'on devinait son importance, à sa façon de se tenir peut-être, ou bien à la façon qu'avaient les autres de le suivre.

Il était l'un des derniers représentants d'une caste aujourd'hui disparue, le chef d'un clan qui semblait venir d'un autre âge.

Il fonçait, droit vers le sud, prêt à traverser le pays tout entier. Il ne regardait même pas derrière lui pour voir si ses compagnons le suivaient. Inutile. Il savait qu'ils étaient là, qu'ils iraient aussi vite que lui, et aussi loin que lui.

Il savait aussi que la route serait longue et que les dangers seraient nombreux. Mais c'était leur dernier espoir, le voyage de leur dernière chance. Cela faisait presque vingt ans qu'ils attendaient ce moment-là. L'occasion de faire revivre leur ordre, leur société devenue secrète, oubliée. Vingt ans qu'ils négociaient, se disputaient, espéraient, puis se décourageaient. Car le monde avait changé. Sous leurs yeux, le monde s'était transformé. Toutes les valeurs qu'ils avaient défendues jadis avaient été renversées. Tout ce qui avait fait leur force, leur pouvoir, leur autorité. Et, à présent, ils devaient attendre dans l'ombre. Attendre une nouvelle chance. Et après vingt ans, voilà qu'elle se présentait enfin, ici, en Gallica. Ils ne pouvaient pas la laisser passer.

Le vieil homme donna un nouveau coup de talons sur les flancs de son cheval. Il voulait aller plus vite, beaucoup plus vite. Il n'y avait pas un instant à perdre. Des jours entiers de voyage les attendaient.

C'est ainsi qu'en ce jour de juin, les druides, venus du lointain royaume de Gaelia, foulèrent pour la première fois la terre de Gallica.

\*

\* \*

Les trois jeunes voyageurs arrivèrent à la tombée de la nuit devant la cayenne de Cornou. Une sorte de petite auberge retirée, discrète. Sur son enseigne, pendue au-dessus de la porte par deux chaînettes noires, était peint un pommier.

Ils avaient tant parlé, pendant leur longue marche à travers la Tolsanne, qu'ils n'avaient pas vu le temps passer. Bohem en avait presque oublié ses peines. La déchirure au fond de son cœur, tout au moins, se refermait parfois et le laissait retrouver un peu de légèreté. Le plaisir simple de parler. Il se demandait même par moments s'il s'était déjà senti aussi bien depuis la nuit de la Saint-Jean. Aussi libre, en tout cas. Car les deux Compagnons lui offraient un regard nouveau, un regard qui ne jugeait pas. Et cela faisait au moins quatre ans qu'on ne l'avait pas regardé ainsi. Quatre ans qu'il avait vécu seul au milieu des autres, sans le moindre ami, avec pour seule compagne sa petite sœur, qui ne lui offrait toutefois qu'un regard désolé.

Des amis... Depuis tout ce temps, il avait presque oublié la saveur de l'amitié. Et, aujourd'hui, elle lui revenait enfin, si fraîche, si pure, si nouvelle.

Les deux Compagnons lui parlaient déjà comme s'ils avaient voyagé avec lui depuis des jours. Ils se moquaient de lui, lui se moquait d'eux, ils s'émouvaient et s'amusaient ensemble, comme de vrais complices. En quelques heures à peine ils lui avaient expliqué la plupart de leurs rites. Ils lui avaient dit la beauté du Devoir, les raisons de leur voyage. En vérité, ils lui avaient tout simplement donné l'envie de découvrir leur mode de vie, comme si pour la première fois on lui offrait un autre horizon que celui promis à un fils de louvetier à Villiers-Passant. Et c'était agréable, flatteur presque.

Cornou était un petit village isolé au milieu des vignes. Pas de seigneur, pas de remparts, seulement quelques maisons. La cayenne s'élevait en retrait du bourg. *Le Pommier* était un mas de petite taille, mais en belles pierres et, de l'extérieur, on voyait déjà que tout était bien agencé, parfaitement entretenu.

— Nous allons voir si la Mère veut bien te laisser entrer, Bohem. Il ne devrait pas y avoir de problème.

— Ne vous en faites pas pour moi, je peux très bien dormir dehors...

— Nous allons voir, répéta Trinité.

Il tendit la main vers Gautier qui lui passa quelque chose que Bohem ne put voir. Puis il s'avança vers la cayenne.

Bohem le regarda s'éloigner. Il se demandait s'il avait déjà vu quelqu'un d'aussi grand que lui. Trinité était un véritable géant.

C'était amusant de le voir devant la porte du mas, la tête enfoncée dans les épaules, de peur sans doute de ne pouvoir passer.

Gautier, quant à lui, était resté auprès de Bohem. Il lui sourit pour le rassurer. Il faisait déjà sombre, et ils avaient beaucoup marché. Une bonne nuit de sommeil dans un vrai lit était une promesse agréable. Bohem espérait que la maîtresse des lieux accepterait de le loger. Surtout qu'en vérité il n'avait pas très envie de passer une nuit tout seul, à se poser toutes ces questions qu'il ne voulait plus se poser. Pas pour le moment.

À quelques pas de là, Trinité toussota et épousseta ses habits, arrangea le ruban autour de sa nuque puis frappa trois coups à la porte. Un coup long et deux coups brefs. Après un court instant, un jeune homme vint ouvrir.

— C'est le Rouleur, chuchota Gautier à l'oreille de Bohem. Il va toper Trinité avant de nous laisser entrer.

— Qu'est-ce que ça veut dire ?

— Tu vas voir...

Trinité tendit au Rouleur ce que Gautier lui avait passé juste avant et Bohem vit qu'il s'agissait seulement d'un papier, soigneusement plié. Trinité en sortit un second de son propre sac et le présenta à son tour. Le Rouleur mit les deux papiers de côté, dans un petit meuble qui était juste derrière la porte. Puis il revint vers Trinité. L'un et l'autre se serrèrent la main droite, posant la gauche sur l'épaule de leur interlocuteur, et ils s'embrassèrent par trois fois. Bohem haussa les sourcils. Il ne s'était pas attendu à une telle mise en scène...

Les deux hommes échangèrent quelques paroles. Bohem tendit l'oreille et entendit quelques mots. Trinité répondait avec humilité aux courtes questions du Rouleur.

— Que faites-vous ?

— Le Tour de Gallica.

— Qui êtes-vous ?

— Les Enfants de la Veuve.

Il répondait si vite que cela ne pouvait être qu'une leçon apprise par cœur, pensa Bohem. Une sorte de code secret pour vérifier l'identité des deux Compagnons. Il se remit à prêter attention.

— Que cherchez-vous ?

— Hiram.



— Où le trouverez-vous ?

— Sous les gravats, recouvert d'une branche d'acacia.

Le Rouleur tapa sur l'épaule de Trinité et lui fit un large sourire.

— Vous êtes les bienvenus au *Pommier*, mais qui est le troisième qui vous accompagne ?

— C'est... C'est un louvetier. Il s'appelle Bohem. C'est un compagnon de route, et si la Mère le veut bien, nous aimerions qu'il soit logé ici ce soir. Nous paierons pour son séjour.

— Je vois, répondit le Rouleur en hochant la tête. Je vais lui demander. Attendez ici.

Trinité se retourna et leur fit un clin d'œil. Bohem resta silencieux. Il était très impressionné. Il commençait à comprendre pourquoi l'on faisait tant de mystère au sujet des Compagnons, mais il aurait aimé saisir le sens de leurs paroles et il se demandait également pourquoi Trinité avait dit qu'il était louvetier. Cela ne lui plaisait pas vraiment. Peut-être était-ce une façon de justifier quelque peu sa présence... Un louvetier pouvait-il faire le Tour de Gallica ?

Le Rouleur réapparut rapidement à la porte.

— Vous pouvez entrer, dit-il en se poussant contre le mur pour les laisser passer.

Trinité fit signe à Bohem de le suivre, et Gautier ferma la marche. Tout sourires, ils entrèrent dans le petit mas. Une délicieuse odeur de viande flottait déjà dans l'air du vestibule. Le Rouleur les emmena sans attendre dans la salle à manger, où dînaient cinq autres Compagnons ainsi qu'une femme, assise au bout de la table.

— Ma mère, mes frères, voici Trinité Rivenois et Gautier Burgonnais. Ils sont accompagnés de Bohem le louvetier.

La femme se leva et s'avança vers les nouveaux venus. Bohem se dit qu'elle devait avoir l'âge de son père. Elle était petite et replète, avait un petit nez rebondi, de grands yeux marron et des cheveux platine, tressés en une grosse natte derrière sa nuque. Elle portait à la taille un petit tablier blanc et au poignet un gros bracelet de fer.

— Eh bien ! Par maître Jacques ! Voilà trois enfants qui ont l'air bien fatigués ! s'exclama-t-elle en les embrassant tour à tour. Allez, posez vos sacs et vos cannes et venez manger avec nous !

Ils s'installèrent à la grande table où régnait une ambiance fort chaleureuse, et partagèrent le repas de leurs hôtes. Bohem s'intégra

facilement dans cette étrange famille. Il ne comprenait pas toujours ce que se disaient les convives, qui parlaient parfois par énigmes et qui faisaient référence à des choses qu'il ne connaissait pas, mais il s'amusa bien et, surtout, le repas était excellent.

La Mère avait préparé un plat que Bohem n'avait jamais goûté auparavant et qui était véritablement délicieux. Dans des tranches d'aubergines revenues dans l'huile, elle avait mis de l'oignon doré, de l'agneau haché, du pain trempé dans du lait et essoré, des olives émincées, des œufs et du persil. Le tout servi grillé avec une belle sauce... Il n'en resta pas le moindre petit bout.

À la fin du repas, la Mère se tourna vers Bohem et lui demanda :

— Ainsi, tu es louvetier ?

Bohem haussa les sourcils.

— Pas tout à fait, balbutia-t-il.

— Bohem est un nouveau genre de louvetier, glissa Trinité en posant sa main sur l'épaule du jeune homme. Un louvetier qui a sauvé une Brume !

— Voilà qui est intéressant, répliqua la Mère en souriant. Un louvetier qui a sauvé une Brume ! Cela ne doit pas plaire beaucoup, par ici !

— Pas beaucoup, en effet, répondit Bohem.

Les convives se mirent à rire.

— C'est pour cela que notre ami est sur les routes, Mère.

— Très bien ! Ça me va, à moi ! Buvons à la santé du louvetier qui a sauvé une Brume !

— Buvons ! répondirent en chœur tous les Compagnons, et ils vidèrent d'un trait leurs gobelets emplis de vin.

Bohem en fit de même. Il ne savait que penser. Ses hôtes étaient en tout cas accueillants, et il avait envie de se détendre. De plus, ils semblaient jouir d'une liberté de pensée étonnante, eux qui ne s'offusquaient pas à l'idée qu'on veuille sauver une Brume plutôt que de la sacrifier...

— Alors, dit la mère, explique-nous pourquoi tu as sauvé cette Brume.

— Je ne sais pas, avoua Bohem. C'est au fond de moi. J'ai vu mon père chasser les Brumes toute ma vie et je n'ai jamais compris pourquoi...

— Tu ne lui as pas demandé ? se moqua Trinité à côté de lui.

— Si, mais ses raisons ne me satisfont pas. Je crois en réalité qu'il le fait uniquement parce que son père le faisait, et que c'est une tradition qu'on lui a imposée. Et puis, les primes nous permettent de vivre...

— Mais toi, tu n'en as pas envie ? insista la Mère.

— Non. Quelqu'un ici a-t-il déjà croisé une Brume dans la nature ?

Tous les convives firent « non » de la tête.

— Allons, vous qui voyagez à travers tout le pays, vous qui faites le Tour de Gallica, vous n'avez jamais croisé une seule Brume ?

— Non, Bohem, jamais.

— Et vous ne trouvez pas cela curieux ? Vous ne trouvez pas cela étrange qu'on nous répète que les Brumes sont des créatures dangereuses et que nous devons les éliminer, alors que nous n'en croisons jamais ? On nous dit qu'elles attaquent nos troupeaux, mais nous-mêmes ne mangeons-nous pas de la viande ? Aurait-on plus de droits que les Brumes, uniquement parce que nous sommes des hommes ? Non. Cela ne me satisfait pas.

La Mère sourit. Elle fit un signe de tête à Bohem, comme pour l'inviter à continuer son explication.

— Je crois qu'on nous ment au sujet de ces créatures. Et je crois que, si personne ne les défend, il n'y en aura bientôt plus une seule dans tout le pays. J'ai croisé une Brume il y a quelques jours. Un loup, magnifique, et il ne m'a pas attaqué. Au contraire, je crois même que je peux dire qu'il m'a aidé, en quelque sorte. Et toutes ces créatures vont disparaître. Les loups, les chimères, les bayards, les griffons... Il n'y en aura bientôt plus. J'ai vu un griffon un jour, que mon père avait chassé. C'est un si bel animal ! En avez-vous déjà vu ?

— En dessins, seulement, répondit l'un des Compagnons.

— Comment une créature si belle pourrait-elle être un démon ? Et si vraiment c'était un démon, comment mon père aurait-il pu si facilement l'abattre ? Non, je n'y crois pas un seul instant. Et une licorne... Quelqu'un a-t-il déjà vu une licorne ?

Personne ne répondit.

— Moi non plus. Et je rêve d'en voir une. Vivante, libre. Pas l'approcher, juste la voir. Savoir qu'elle vit, qu'elle a sa place, elle aussi.

Tous les convives étaient soudain devenus silencieux. Ils semblaient émus par le discours de Bohem. Et lui-même ne parlait pas d'une voix très assurée... Il se rendit compte alors qu'il n'avait jamais dit à voix haute toutes ces choses, ces évidences qui bouillaient au fond de lui depuis toujours.

— ...savoir qu'elle a sa place elle aussi, répéta-t-il tout doucement en hochant la tête.

La Mère le dévisagea un long moment, puis elle lui lança un regard d'une grande chaleur. Elle leva de nouveau son verre et invita les Compagnons à trinquer une fois encore.

— Buvons !

Ils s'exécutèrent, puis les conversations reprirent lentement leur cours. Bohem vit alors que les autres le regardaient différemment, comme s'il faisait vraiment partie de leur famille à présent. Et il participa pleinement aux discussions qui suivirent. De plus en plus libérées.

Quand le repas fut terminé, que tout le monde eut bien chanté et bien ri, la Mère leur ordonna de monter se coucher. Les trois jeunes hommes, Trinité, Gautier et Bohem, furent placés au premier étage, dans la même chambre, où ils avaient chacun un lit, ce qui les enchantait.

C'était une petite chambre, simple mais confortable, plus confortable que la plupart des maisons de Villiers-Passant, songea Bohem. Les trois lits étaient en bois, surélevés, et chaque hôte bénéficiait d'un petit coffre personnel. Un luxe auquel Bohem n'avait jamais goûté.

Aux murs étaient fixés des outils dont il supposait qu'ils représentaient les différents métiers du Devoir... Il en avait remarqué déjà dans les autres pièces, ainsi que d'autres décors. Il commençait à s'habituer à tous ces symboles qui semblaient si importants pour les Compagnons.

Ils s'installèrent, puis Trinité éteignit les deux chandelles fixées près de la porte d'entrée. La pièce n'était plus éclairée que par les rayons dorés de la lune.

Bohem était sur le point de souhaiter une bonne nuit à ses compagnons quand il les vit se diriger vers la fenêtre de leur chambre. Les garçons s'installèrent sur le rebord, le dos contre le chambranle de bois.

Dehors, la lumière des étoiles secondait celle de la lune pour enrober la nuit dans un halo paisible. Le vent léger portait le chant des grillons.

Bohem vit Trinité sortir de son sac une petite poche de velours d'où il extirpa un long shilom de bois sculpté. Il prit au fond de la poche une petite pincée d'herbe qu'il laissa tomber au fond du fourneau, puis il recommença jusqu'à atteindre le haut du shilom. Il tassa délicatement l'herbe avec son petit doigt. Il prit alors dans sa poche un briquet à silex et un morceau d'amadou, et il alluma l'herbe en tirant sur le shilom. Le Compagnon prit plusieurs longues bouffées, soufflant paisiblement la fumée au-dessus de sa tête, avant de passer la pipe à Gautier.

Bohem se redressa sur son lit et s'assit contre le mur. La fumée du shilom flottait jusqu'à lui et inondait la pièce d'une odeur de corde brûlée.

— Tu veux essayer ? demanda Trinité en voyant que Bohem n'était pas couché.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda le jeune homme en fronçant les sourcils.

— Une herbe qui fait dormir.

Bohem haussa les épaules. Il n'avait jamais fumé de sa vie et, à part quelques marchands de passage, personne ne fumait à Villiers-Passant. Il était tellement fatigué qu'il n'avait certainement pas besoin d'une herbe pour dormir, mais il avait envie d'essayer tout de même. Il se leva et alla s'asseoir près des deux Compagnons.

Bohem mit le shilom dans sa bouche et aspira.

— Doucement ! l'arrêta Trinité en riant.

Le jeune homme se mit à tousser bruyamment. La fumée l'avait étouffé et la gorge lui brûlait. Il grimaça et redonna le shilom à Gautier.

— Bah ! maugréa-t-il. C'est abominable !

Il resta auprès des deux amis et, soudain, après quelques instants, il sentit une vague de lourdeur lui monter à la tête. Comme si son crâne se remplissait d'eau. La chambre se mit à tourner, et il fut pris d'une brutale envie de se coucher. Il avait l'impression de ne plus pouvoir soutenir son propre corps.

Il se leva péniblement et alla jusqu'à son lit d'une démarche mal assurée. C'était comme si ses pieds étaient devenus de gros poids de plomb, comme si chaque pas lui demandait un effort considérable. Il entendait derrière lui les rires des deux Compagnons. Il avait l'impression d'être ivre, et il se mit à rire lui-même, puis il se laissa tomber sur son lit et plongea dans un profond sommeil.

\*

\* \*

*Je suis seul. Le temps s'est arrêté. Autour de moi, une vaste plaine et un beau ciel azuré. Les nuages sont figés. Le vent ne souffle plus. Je ne vois pas mes mains. Je ne vois pas mon corps.*

*Derrière moi. Une présence. Je me retourne. Lentement. Et je le vois. Le loup. Le loup gris. Je reconnais son pelage. Je crois même que je reconnais ses yeux.*

*Il est magnifique. Debout sur un rocher. Penché vers moi comme s'il voulait lire dans mon âme. Quelque chose est gravé sur le rocher. Sous ses pattes. Deux phrases. Je ne peux pas les lire. Je ne sais pas.*

*Le loup se retourne. Je comprends tout de suite. Il veut que je le suive. Il avance. Je flotte. Je traverse l'espace, peut-être le temps. Je ne sais à quelle vitesse nous avançons. La plaine, le ciel, tout devient flou. Les distances semblent s'étirer. Et je parviens à suivre le loup. Mon loup. Sans réfléchir. Comme si je connaissais déjà son chemin. Il est mon guide.*

*Je n'ai qu'à suivre la voie que m'ouvre la Brume.*

*Soudain elle disparaît. Le monde autour de moi s'éteint et se rallume, plusieurs fois, comme si je clignais lentement des yeux. Il n'y a toujours pas un bruit. À peine le battement de mon cœur. Bat-il vraiment ?*

*Je suis devant une forêt. Le long tapis d'herbe s'arrête à quelques pas, au pied d'un mur d'arbres touffus. J'attends. Je sais que je ne suis pas là par hasard. C'est mon loup qui m'a guidé. Et il sait où je dois me rendre.*

*Une silhouette se dessine à la lisière de la forêt. Une figure qui apparaîtrait à l'orée du bois. Un homme. De petite taille. Haut comme un enfant. Fort. Il sort de l'ombre des arbres. Je le distingue mieux à présent. Il a une longue barbe blanche qui descend sur son ventre rond. Sur son dos, il porte un étrange instrument que je ne connais pas. Il est vêtu d'une cote de mailles et d'une armure de cuir. À sa taille, il porte une courte*

## *Le louvetier*

*et splendide épée. Et sur sa tête, un chapeau marron orné d'une longue plume d'oie blanche.*

*Il s'avance. Il sourit. On dirait qu'il me reconnaît. Mais je ne l'ai jamais vu, moi. Pourtant, j'ai l'impression de le connaître aussi. De l'avoir toujours connu. Comme un frère.*

*Il parle mais je ne l'entends pas. Je vois ses lèvres qui bougent, mais aucun son n'en sort. Il est tout près maintenant. Il tend son bras vers moi, le poing fermé. Il serre quelque chose dans le creux de sa main. Quelque chose qu'il veut me donner.*

*Lentement, il tourne sa main vers moi.*

*Et il ouvre les doigts.*

## Chapitre 3



## AÏSHANS

— Votre ordre a essaimé à travers de nombreux pays, cher abbé.

Raymond VII était un homme petit et gras, à la peau mate, aux cheveux noirs et au regard brillant. Des pattes d'oies au coin de ses yeux lui donnaient un air souriant, mais on sentait qu'il n'était pas d'humeur facile. Sa petite taille ne l'empêchait pas d'avoir une autorité naturelle, un charisme imposant. C'était comme si sa présence occupait tout entière la grande salle du palais d'Al-Ksar.

— C'est vrai, répondit Pieter le Vénérable en s'inclinant. Vous abritez chez vous quelques-uns de nos monastères.

*Il se méfie. Ma venue le trouble, je le vois bien. Peut-être voit-il d'un mauvais œil l'essor de Cerly en son pays. En tout cas, il sait pourquoi je suis là, et il a déjà dû deviner que j'avais moi aussi un intérêt au mariage de Livain avec sa fille. Il ne sait pas lequel. Alors oui, il se méfie.*

— Quelques-uns ? De plus en plus, vous voulez dire ! Notre regretté pape semblait apprécier beaucoup Cerly... Mais son successeur, ce fameux Nicolas IV qui nous vient de Brittia, l'avez-vous rangé à vos côtés lui aussi ?

*Je dois changer de sujet. Il ne faut pas que Cerly ait un rapport avec notre conversation. Il ne doit pas me voir, moi, derrière les desseins de Livain.*



— Cerly n'est pas un ordre politique, Majesté. Nous sommes de simples moines qui respectent la règle de saint Benoît et celle de la miséricorde envers les pauvres, les...

— Allons ! le coupa le roi de Chastel. Soyons sérieux ! Vous possédez la *liberta romana* ! Vos monastères sont autonomes et vous êtes assujettis au seul pape ; le nombre de paroisses dont vous avez hérité de la part de seigneurs bienveillants est considérable, sans parler des oblats qui vous font don de leurs biens... Ne me dites pas que vous ne faites pas de politique !

*Inutile de tenter de le détromper. Il n'est pas idiot. Je peux toutefois essayer de le persuader que Cerly n'a rien à voir dans la mission que m'a fixée le roi.*

— Je suis ici au nom du roi de Gallica, affirma le vieil abbé. Pas au nom de mon ordre. Livain n'a aucun intérêt dans Cerly, et s'il m'a envoyé moi, c'est qu'il me fait confiance en tant que messager probe, et non pas en raison de ma fonction.

— Soit, répondit Raymond VII en souriant. Alors que me veut-il, ce bon Livain ?

*Il le sait très bien. Ma présence au nom du roi de Gallica ne peut avoir qu'une seule explication.*

— Vous n'êtes pas sans savoir qu'il a répudié son épouse, Hélène de Quienne...

— Comment l'ignorer ? On ne parle que de ça !

— Livain cherche une nouvelle femme, qui puisse lui donner un fils.

— Et il vous envoie, vous, pour me voir, moi ?

— Votre Majesté, j'ai l'honneur de vous annoncer que Livain VII vous demande la main de votre fille.

Le roi de Chastel resta silencieux un instant. Il avait bien sûr deviné depuis longtemps la raison de la visite de l'abbé, mais deviner était une chose, l'entendre dire en était une autre.

— Et pourquoi n'est-il pas venu en personne ? demanda-t-il finalement. Si le roi de Gallica désire tant ma fille, il pourrait au moins faire le déplacement, n'est-ce pas ?

*À titre personnel, la chose m'eût arrangé, oui.*

— Livain aurait bien sûr préféré venir jusqu'ici lui-même, ne serait-ce que pour le plaisir évident de s'entretenir avec vous.

Malheureusement, ce n'était pas le moment de quitter le pays... Le couronnement d'Emmer Capigesne au royaume de Brittia nous préoccupe particulièrement.

— Ha ! Et vous voulez que je marie ma fille à un roi qui doute pour la sécurité de son royaume ?

— Je n'ai pas dit qu'il doutait pour la sécurité de Gallica, Majesté. J'ai dit qu'il était *préoccupé* par ce couronnement. Car, comme le pensent beaucoup de princes de Gallica et de Brittia, la chose lui semble illégitime...

— Ce n'est pas la première fois qu'un roi illégitime arrive sur un trône...

— Non, mais cela prouve que ce roi n'a aucun scrupule, et nous n'aimons guère partager la frontière d'un roi sans scrupule...

— Partager la frontière ? s'exclama Raymond, moqueur. Vous faites bien plus que ça ! Le roi de Brittia possède près de la moitié des fiefs de votre pays !

*Cela va être plus dur que je ne l'avais imaginé. Toutefois, s'il réagit ainsi, c'est peut-être que lui aussi craint Emmer Capigesne. Je dois jouer sur ce terrain-là...*

— Vous avez raison. La force que Capigesne a acquise en épousant Hélène de Quienne est une menace bien réelle pour Gallica. Mais pour vous aussi. En unissant votre famille à celle de Livain, vous pourriez créer une alliance si forte qu'aucun ennemi n'oserait l'affronter. Pas même Emmer Capigesne.

— Je ne me sens pas menacé par Emmer.

— Depuis qu'il a épousé Hélène, vous avez pourtant une frontière commune : celle de la Quienne.

— J'en ai aussi une avec Livain par le comté de Tolsanne. Pourquoi devrais-je me méfier de l'un plus que de l'autre ?

— Si votre fille épouse Livain, vous n'aurez plus à vous méfier de lui !

— Est-ce une menace ?

— Majesté, je crois que...

À cet instant, Pieter le Vénérable fut interrompu par une voix féminine derrière lui.

— Et si vous laissiez décider la personne la plus directement concernée ?

L'abbé se retourna lentement sur son fauteuil. Il découvrit alors le visage lumineux de la jeune Camille de Chastel. Du haut de ses dix-huit ans, elle avait déjà le regard décidé des grandes dames. C'était une jeune femme splendide, aux cheveux châtain, légèrement ondulés, flottant sur ses épaules. Toute en formes, gracieuse, elle respirait l'énergie, la force, la volonté. Le menton fier, deux petits yeux verts malins... À sa façon de parler et de s'avancer vers son père, Pieter comprit aussitôt que ce n'était pas une jeune femme docile et se demanda s'il avait vraiment fait un bon choix pour le roi de Gallica. Après Hélène de Quienne, Livain n'avait pas besoin d'une autre effrontée.

— Ma fille, répliqua Raymond VII, fâché, vous n'avez rien à faire ici. Retournez, je vous prie, dans vos appartements.

— Rien à faire ici ? Il me semble qu'on parle de mon mariage...

— Eh bien non, justement, puisque je ne donnerai pas votre main à ce Gallicien...

— Et si moi je veux l'épouser ? rétorqua insolemment la jeune femme.

Raymond VII se leva d'un élan furieux.

— Camille ! Je vous ai dit de retourner dans vos appartements !

Mais la jeune femme ne se laissa pas impressionner. Elle s'avança vers Pieter le Vénérable.

— Donnons au moins une chance à cet abbé de nous expliquer en quoi ce mariage pourrait nous être utile... Vous disiez que c'était une alliance de choix ?

Le vieil homme acquiesça lentement, embarrassé. Elle le mettait dans une position délicate, entre elle et son père. Mais l'occasion était trop belle pour la laisser échapper.

— Madame, je crois en effet que cette union serait pour vous, pour votre père, et pour le pays de Chastel tout entier un choix fort judicieux. Livain VII est un homme beau et fier, un mari attentionné, intelligent et pieux, et il est certainement le roi le plus puissant qui ait des terres mitoyennes avec celles de votre père...

— Vous avez déjà dit cela...

*Je dois utiliser un dernier argument. Un argument de poids.*

— D'autre part, ajouta Pieter d'une voix plus forte, le pape sacrera ce mariage.

*Dieu pardonne mon mensonge ! Mais ce n'est sans doute qu'une vérité par anticipation. Je saurai persuader Nicolas IV, et c'est le meilleur argument pour convaincre à la fois Raymond VII et sa fille. De plus, ils doivent me croire. Je suis l'abbé de Cerly. Raymond sait que mon ordre entretient des rapports privilégiés avec la papauté, il l'a rappelé lui-même tout à l'heure. C'est la meilleure carte que je puisse jouer.*

Camille de Chastel tourna les yeux vers son père. Elle sourit. Puis elle regarda de nouveau l'abbé de Cerly.

— J'ai une dernière question, cher abbé. Où en sont les rapports de la couronne de Gallica avec le comté de Tolsanne ?

Pieter le Vénérable haussa les sourcils.

*En quoi cela peut-il l'intéresser ? Évidemment, ce fief a une frontière commune avec le royaume de son père, je comprends qu'elle se soucie de cela, mais si elle me pose cette question en dernier, après ce que je viens de dire, c'est que c'est encore plus important pour elle que le mariage lui-même. Étrange...*

— Ils sont excellents, mentit Pieter. Allons, pour vous mettre dans la confiance, il y a de fortes chances que le comte épouse la sœur de Livain.

— Parfait, répondit Camille de Chastel. Parfait.

Elle se tourna de nouveau vers son père.

— Je serais heureuse, père, d'accepter cette demande en mariage. Et je suis sûre que vous aussi y trouverez un intérêt.

Au grand étonnement de Pieter, le roi de Chastel acquiesça lentement. Comme s'il venait de comprendre la secrète motivation de sa fille. Mais Pieter, lui, ne comprenait pas. Et il n'aimait pas ça du tout. Qu'y avait-il au sujet du comté de Tolsanne qui pouvait pousser ainsi la jeune femme à vouloir épouser le roi de Gallica ?

Certes, il avait visiblement obtenu ce qu'il était venu chercher ici, mais soudain il se demandait si c'était une bonne chose. Cette Camille n'était pas du tout le personnage qu'il avait imaginé. Elle n'avait que dix-huit ans, mais semblait déjà toute politique. Et ce n'était pas vraiment bon signe. Mais il était trop tard. Il allait falloir assumer. Le roi avait trouvé une nouvelle femme qui lui apportait une alliance de taille. Pour le moment, c'était le plus important. Même si cette nouvelle femme risquait de gêner un jour la réalisation de certains de ses plans à lui... Mais après tout, c'était cela,

la politique. Se battre. Toujours se battre pour gagner un petit peu de place, un peu de pouvoir. Coûte que coûte.

\*  
\* \* \*

Bohem se réveilla en sursaut. Il faisait grand jour dans la chambre et il était ébloui par un rayon de soleil diffusé à travers la fenêtre. Il tourna la tête sur le côté. Les deux autres lits étaient vides. Trinité et Gautier n'étaient plus là.

Le jeune homme se redressa. Combien de temps avait-il dormi ? Il était très reposé. Il se sentait en pleine forme. À vrai dire, il avait l'impression d'avoir dormi deux nuits complètes. Était-ce son état de fatigue qui lui avait permis de si bien dormir, ou bien l'herbe abominable que les deux garçons lui avaient fait inhaler la veille ? Il ne pouvait savoir. Eux n'avaient visiblement pas dormi aussi longtemps...

Où étaient-ils, d'ailleurs ? Il tendit l'oreille. Il entendit des gens en bas, sur la terrasse, qui parlaient devant la maison.

Il sauta sur ses pieds, se frotta les yeux et s'habilla en vitesse. Il allait se faire remarquer et il avait horreur de ça. Dès qu'il fut prêt, il sortit de la chambre et dévala les escaliers.

— Hou là ! Doucement, le louvetier ! s'exclama la Mère qui arrivait de la salle à manger.

Il descendit plus calmement les dernières marches. Elle s'approcha de lui et l'embrassa avec chaleur.

— Tout le monde est déjà debout, tu vois. Je suis contente que tu aies si bien dormi pour ta première nuit au *Pommier* ! Mais dépêche-toi, vous avez encore beaucoup de route à faire aujourd'hui ! Les garçons t'attendent sur la terrasse...

Bohem la remercia et s'apprêta à rejoindre les autres dehors, mais la Mère le rattrapa par le bras.

— Dis-moi, Bohem, de quel village viens-tu ?

Le jeune homme blêmit. Pourquoi cette question ? Était-elle au courant ? Un frisson lui parcourut l'échine. Il ne savait que répondre. Pouvait-il lui faire confiance ? Et si elle donnait cette information à ceux qui étaient sur ses traces ? Il hésita. Mais il ne pouvait lui mentir. Elle s'était montrée tellement accueillante, et l'atmosphère était si

singulière, dans cette cayenne ! Une complicité profonde semblait s'installer comme par miracle entre tous les gens qui franchissaient le seuil de cette porte. Quelque chose qu'il n'avait jamais connu, et qui lui plaisait tellement ! Il décida de parler.

— De Villiers-Passant.

La Mère hocha lentement la tête.

Elle savait.

Bohem le comprit aussitôt. D'une façon ou d'une autre, elle avait appris ce qui s'était passé là-bas. Il le vit dans ses yeux. Et il y vit aussi un peu de compassion. Mais il ne put s'empêcher de prendre peur. Le souvenir du massacre lui revint comme un cauchemar éveillé.

— Que savez-vous ? Et comment ? Je...

— Je sais ce qui s'est passé dans ton village, Bohem, chuchota la Mère en fronçant les sourcils. Et si tu es le louvetier que tu dis, alors je sais aussi qui tu es et pourquoi tu es là.

— Mais comment ? insista le jeune homme.

— Nous autres Compagnons avons nos propres moyens d'information. On parle beaucoup de ton histoire dans les cayennes...

Bohem chancela. La Mère lui serra le bras.

— Allons, Bohem, tu as fait ce que tu avais à faire. Et tu es entre de bonnes mains, à présent. Tu dois fuir. Va avec Trinité et Gautier.

— Mais... Je ne comprends pas... Expliquez-moi !

— Je ne peux pas t'en dire plus que ce que je sais, Bohem. Je sais que les gens qui sont après toi sont mauvais et dangereux, et que tu as donc sûrement raison de fuir. Ils te cherchent encore. Et on dit qu'ils viennent à présent dans notre direction. C'est tout ce que je sais. Ce que tu as dit hier soir sur les Brumes m'a beaucoup touchée. Je sais que tu es un bon garçon. Nous ferons tout ce que nous pourrons pour t'aider.

Bohem écarquilla les yeux. Il était terrifié. La soirée de la veille et cette longue nuit de sommeil lui avaient presque fait oublier. Et à présent, tout lui revenait. Et les choses semblaient encore plus urgentes.

— Mais qui sont-ils, ceux qui me poursuivent ?

— Tu ne le sais pas ? s'étonna la Mère.

— Non !

— On dit que ce sont des Aïshans.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? s'exclama Bohem en secouant la tête.

— Des barbares, venus de très loin. Ils ne sont pas de Gallica, ni même d'un pays voisin...

— Mais que peuvent-ils me vouloir ?

— Je n'en ai aucune idée, Bohem. Mais tu dois fuir.

Il tremblait. Et il n'était pas sûr de bien comprendre. Il n'arrivait pas à y croire. Tout cela devenait de plus en plus absurde.

— À présent, va rejoindre les autres dehors. Dépêche-toi de manger et partez.

Bohem acquiesça, hébété. Il se retourna lentement et se dirigea vers l'entrée. Il ouvrit la porte, et il resta un moment immobile, le regard dans le vide.

— Alors, on se réveille ?

Bohem tourna la tête. Gautier et Trinité étaient assis à une grande table en bois, leurs sacs et leurs cannes à leurs pieds. Ils lui firent un large sourire.

— Eh bien ! s'exclama Trinité en se levant. Ce n'est pas trop tôt ! Tu es un sacré ronfleur, toi ! Je ne te demande pas si tu as bien dormi, hein ?

— Je... Je suis désolé, je vous retarde...

Le grand Compagnon l'attira à la table et le fit s'asseoir.

— Ce n'est pas grave, louvetier, mais maintenant dépêche-toi de manger ! Regarde ces bonnes brioches ! Les autres ont failli tout manger, heureusement qu'on était là pour les en empêcher, hein ?

— Où sont-ils, les autres ?

— Partis travailler, tiens ! Tu crois que tout le monde passe son temps à dormir comme toi ? Ils participent à la charpente de l'église de Cornou.

Bohem hocha la tête. Il mangea aussi vite qu'il put pour ne pas retarder ses deux amis. Mais pendant tout le repas, il ne pensa qu'à une seule chose : ces barbares qui le cherchaient. Les Aïshans. Il n'avait jamais entendu ce mot. Et il n'arrivait pas à croire qu'il pût être la proie de gens qu'il ne connaissait même pas.

Quand il eut fini, il informa les deux Compagnons qu'il était prêt à partir. Il ne savait pas s'ils étaient au courant de son histoire. Sans doute pas. La Mère n'avait pas encore pu leur dire. En lui posant ces

questions, elle venait seulement d'avoir la confirmation qu'il était le jeune homme dont elle avait entendu parler.

Trinité alla donc prévenir le Rouleur qu'ils allaient quitter la cayenne. Celui-ci lui dit de patienter devant la porte.

Les trois garçons attendirent un instant, puis le Rouleur revint avec la Mère et un autre Compagnon, Bouchard, qui l'assistait dans la cayenne. Aussitôt, Trinité et Gautier se mirent à genoux et posèrent leurs sacs devant eux. Embarrassé, Bohem les imita, sans savoir s'il était censé le faire ou non.

— Le travail de nos frères ici est terminé, commença solennellement le Rouleur, est-ce que quelqu'un ici a quelque chose à reprocher aux partants ?

— Non, non, répondirent en chœur Bouchard et la Mère.

Le Rouleur prit les sacs de Trinité et Gautier au sol et les posa sur leurs épaules. Puis il leur tendit les petites feuilles de papier qu'ils lui avaient remises la veille.

La Mère s'avança et posa une main sur l'épaule de Trinité, le plus grand des trois.

— Gloire à Dieu, honneur à maître Jacques, respect à tous les braves Compagnons ! Soyez prudents, mes enfants. Les nouvelles ne sont pas bonnes, ces jours-ci, et les routes ne sont pas sûres. Restez ensemble. Entendu ?

— Oui, Mère, répondirent les trois garçons.

Bohem se surprit lui-même à répondre en même temps que les deux autres. Comme s'il était l'un des leurs.

La Mère acquiesça, puis s'approcha de lui.

— Bohem, toi surtout, le louvetier, sois prudent. Et prends ceci.

Elle se retourna et prit dans les bras de Bouchard un sac en peau de chèvre dans lequel elle avait glissé quelques affaires, vêtements, torches, galettes... Elle mit le sac sur les épaules de Bohem, puis elle glissa dans sa main une boucle d'oreille, la même que celle des deux autres Compagnons, au bout de laquelle pendait une petite équerre dorée.

— Porte-la tout le temps, dit-elle en lui faisant un clin d'œil. En souvenir du *Pommier*. Tu n'es pas Compagnon, Bohem, mais tu es de notre famille. Les Compagnons te reconnaîtront comme tel. Où que tu sois.



Bohem était fort ému. C'était idiot mais, à cet instant, en entendant les paroles réconfortantes de cette femme, il ne pouvait s'empêcher de penser à sa propre mère, qu'il avait perdue depuis si longtemps.

— Je ne sais comment vous remercier...

— En faisant attention à toi, répondit la Mère tout sourires.

Il hocha la tête, puis il lui demanda à voix basse :

— Je vous suis infiniment reconnaissant. Dites-moi, j'ai besoin de savoir... Comment vous appelez-vous ?

Elle sourit. Elle se pencha vers lui et répondit.

— Mère. Je m'appelle Mère.

Puis elle l'embrassa et retourna à l'intérieur de la cayenne sans rien ajouter. Bohem sentit son cœur battre plus fort encore. Il ferma les yeux un instant, troublé, puis Trinité lui tapa sur l'épaule pour lui faire signe de se relever.

Les trois garçons se mirent en route sans plus attendre. Une longue journée de marche les attendait.

\*  
\* \* \*

La cour des poètes et des troubadours de Pierre-Levée – en accord avec le conseil de ville et le bourgmestre – avait préparé une grande fête pour le retour d'Hélène de Quienne.

La duchesse, qui, comme son père, avait toujours vécu au cœur du comté de Pierevain, s'était absentée plusieurs semaines afin d'accompagner son époux en Brittia pour le couronnement. La nouvelle de son retour avait enchanté la ville entière, et tous les habitants de Pierre-Levée avaient accepté de participer aux festivités préparées par les troubadours. Elle était leur muse, leur sœur et leur mère à la fois. Leur reine, de nouveau ! Sa beauté et la splendeur de son âme avaient inspiré mille poèmes. Les peintres ne juraient que par sa beauté immortelle et la peignaient avec tendresse. Elle avait souvent sauvé ces créateurs incompris de la ruine ou de l'opprobre, et les artistes du pays savaient qu'ils étaient toujours bienvenus à la cour d'Hélène, comme ils l'avaient été à la cour de son père et à celle de son

grand-père. Car, dans la famille de Quienne, l'art était une histoire d'amour.

Pierre-Levée était toute l'année une ville de fête et de poésie, mais ce jour fut encore plus extraordinaire. Les troubadours, le conseil et les habitants de la cité voulaient manifester leur joie et peut-être aussi faire comprendre à la duchesse qu'ils espéraient qu'elle ne quitterait jamais définitivement le comté de Pierevain. À présent que son époux était roi de Brittia, ils craignaient qu'elle passe la majeure partie de son temps de l'autre côté de la mer. Or, ils n'imaginaient pas la vie sans elle.

Le bourgmestre avait fait décorer toute la ville. Des banderoles flottaient au-dessus des ruelles, des pavois étaient accrochés aux murs, des draperies tendues de fenêtre en fenêtre. On avait aligné des flambeaux sur le pavé des artères principales pour que la ville restât éclairée longtemps après le coucher du soleil. Les jongleurs et les funambules avaient envahi les allées, et sur les places on jouait à la lutte, aux barres, au cheval fondu ou à colin-maillard. On dansait ici et là au son de la vielle et du psaltérion, on chantait, on riait, et surtout, on buvait. On buvait beaucoup.

Hélène de Quienne traversa la ville avec son escorte sous les acclamations et les fleurs. Quand, enfin, elle arriva au palais des Ducs, elle put mesurer l'immensité de la foule qui célébrait son retour. L'esplanade tout entière était noire de monde et la clameur semblait ne jamais vouloir s'arrêter. La duchesse frissonna. D'aussi loin qu'elle pût se souvenir, Livain VII lui-même n'avait jamais été aussi bien reçu dans aucune ville, pas même la capitale. Elle resta un instant sur le large perron pour savourer cet amour que les habitants de Pierre-Levée lui offraient. Son cœur battait à tout rompre. Elle se jura de ne jamais oublier ce moment. Il y avait quelque chose de si pur dans la joie de ces gens ! Une sincérité qu'elle ne connaîtrait sans doute jamais ailleurs, car le monde dans lequel elle évoluait à présent n'était que politique, pouvoir et manipulations.

Elle adressa un dernier regard à la foule et entra dans le palais des Ducs. Depuis le temps qu'elle l'habitait, elle connaissait chaque pièce, chaque recoin du magnifique édifice. Mais, aujourd'hui, il avait retrouvé l'apparat des grands jours. Les troubadours avaient décoré toutes les pièces du palais, et elle fut enchantée par la flamboyance

des couleurs qui habillaient les murs et les plafonds. Quand elle entra dans la grande salle de réception, elle témoigna sa gratitude en offrant à l'assemblée son plus beau sourire.

La fête commença aussitôt. Hélène était épuisée par le long voyage qu'elle venait de faire, mais elle ne le montra pas et se laissa emporter par l'humeur festive qui les habitait tous. Quand la duchesse eut salué la plupart des convives, ils passèrent à table. Hélène s'assit sur le trône disposé au milieu de la principale table. À ses côtés, elle retrouva ses proches et les personnalités les plus éminentes du comté. Philippe Demas, dit le « Peintre borgne », était juste à sa droite, et à sa gauche se trouvait le vicomte de Piervain. Il y avait également l'évêque de Pierre-Levée, le bourgmestre, un certain Chrétien de Troyes, jeune clerc de vingt ans qu'Hélène avait déjà vu et qui venait enrichir ici son amour des belles-lettres, quelques autres troubadours de renom, et, comme toujours, beaucoup de femmes. Les amies personnelles de la duchesse. Il n'y avait aucun autre fief dans tout le pays où les femmes occupassent une place aussi importante. Grâce à Hélène, elles avaient ici accès aux plus hautes fonctions de l'administration, et il s'en était fallu de peu l'année précédente que le vicomte ne fût remplacé par une vicomtesse. Car ce n'était pas aisé.

Offrir aux femmes le respect qu'elles méritaient dans ce monde d'hommes était un combat de chaque instant, une guerre sans relâche qu'Hélène menait avec foi et détermination. Elle avait hérité de son père un pouvoir considérable, la souveraineté sur certains des plus importants fiefs du royaume, et elle entendait bien mettre ce pouvoir au service de la gent féminine. Ce qui, bien sûr, ne lui valait pas que des amis. C'est aussi sans doute cette volonté d'émancipation qui avait agacé Livain VII, suffisamment pour qu'il la répudiât. Et elle en tirait une sorte de fierté. Elle n'avait pas cédé, même face au roi de Gallica. Jusqu'à sa mort elle défendrait cette cause, comme elle défendait l'amour et le plaisir, comme elle défendait la poésie.

Avant de commencer son repas, Hélène se pencha un peu pour voir les visages de ceux qui étaient à l'autre bout de la table. C'est alors qu'elle le vit.

Ses cheveux blonds frisés, son visage d'ange. Ses sourcils fins, ses lèvres délicates. Son corps léger, ses doigts d'artiste, effilés, gracieux, agiles, ses gestes subtils. Son regard d'enfant surpris. Il écoutait en

souriant les histoires des autres convives, discret, bienveillant. Puis lentement, il tourna les yeux vers elle. Si lentement ! Elle croisa enfin son regard. Bernart de Ventadorn.

Il était l'un des plus jeunes troubadours de sa cour, peut-être le plus talentueux. Ses poèmes ne parlaient que d'amour, ses chansons étaient pleines de ferveur, de passion et d'ivresse. Hélène ne se lassait jamais de l'entendre ; elle avait pour lui bien plus que la simple affection d'une duchesse pour l'un de ses sujets. On s'amusait souvent de la tendresse qu'avait Hélène de Quienne pour ses troubadours, l'on faisait courir bien des rumeurs sur le libertinage de sa cour, mais les sentiments qu'elle éprouvait pour Bernart n'étaient plus un simple jeu. Et cela lui faisait presque peur, à présent.

Elle lui sourit et tourna rapidement la tête pour ne plus le voir, penser à autre chose. Elle commença son repas.

Musique, danse, poésie, moult festivités accompagnèrent le fantastique festin préparé par les plus grands cuisiniers du comté de Piervain. Des petites cagouilles revenues dans du beurre avec quelques gousses d'ail, des matelotes d'anguilles du marais, du chevreau à l'ail vert garni de haricots blancs secs, toutes les spécialités de la région avaient été préparées pour souhaiter la bienvenue à la duchesse, et en dessert on servit des caillebottes et des tourteaux fromagers.

À la fin du repas, on fit soudain grand silence. Hélène tourna la tête. Son cœur trembla. Elle avait craint ce moment tout au long du repas. Elle avait bien sûr deviné ce qui allait arriver, car c'était presque une coutume à présent.

Bernart de Ventadorn se leva de table pour venir dire près d'elle un poème qu'il avait écrit pour l'occasion.

Il traversa lentement la grande pièce, sous le regard respectueux des convives. Hélène essaya de masquer son émotion. Mais elle ne pouvait détourner son regard. Elle aurait trahi son trouble. Alors, elle le dévisagea.

Le jeune homme vint se placer en face de la duchesse. La lumière des bougies entourait sa chevelure frisée d'un halo d'or et d'argent. Il posa un genou à terre et ferma les yeux. Hélène pencha la tête en souriant. Puis, en le touchant légèrement, elle fit savoir au troubadour qu'elle l'écoutait. Qu'il pouvait commencer.

Il déclama son poème d'une voix douce et chaude, dans la langue du pays de Quienne.

*Tant ai mo cor ple de joya,  
Tot me desnatura.  
Flor blancha, vermelh' e groya  
Me par la frejura,  
C'ab lo ven et ab la ploya  
Me creis l'aventura,  
Per que mos chans mont' e poya  
E mos pretz melhura.  
Tan ai al cor d'amor,  
De joi e de doussor,  
Per quel gels me sembla flor  
E la neus verdura.*

Un long silence suivit. La dernière syllabe du poème résonna longtemps entre les murs avant de disparaître dans l'apaisement attentif des convives.

Hélène de Quienne était bouleversée. Le poème de Bernart était d'une grande pureté, comme il l'était lui-même. Elle aurait pu réciter ces vers à son tour, car ils étaient si justes, si parfaits qu'ils s'étaient déjà inscrits dans sa mémoire. Gravés à jamais comme deux noms sur une pierre tombale.

Elle se leva lentement et inclina la tête avec respect pour remercier le troubadour. L'assemblée l'acclama aussitôt et applaudit ardemment. Car même si certains l'enviaient et auraient aimé prendre sa place dans le cœur de la duchesse, nul ne niait qu'il était le plus grand poète du pays et peut-être même l'un des plus grands poètes de tous les temps. À la cour d'Hélène, on savait reconnaître le grand art.

À la fin de la soirée, avant de rejoindre ses appartements et après avoir remercié tous les convives, Hélène s'approcha de Bernart de Ventadorn. Les deux troubadours qui étaient à côté de lui s'écartèrent poliment.

— Bernart, lui chuchota-t-elle à l'oreille, qu'un poète comme vous puisse résider à ma cour est un honneur immense et je vous remercie pour les vers magnifiques que vous nous avez offerts ce soir.

— L'honneur est mien, duchesse, répondit le jeune poète en s'inclinant.

— C'est un plaisir que de revenir à Pierre-Levée et de retrouver cette magie qui n'existe nulle part ailleurs. Vous m'avez beaucoup manqué, Bernart.

— Vous avez beaucoup manqué, ici aussi.

La duchesse acquiesça. Ce n'était peut-être pas la réponse qu'elle aurait voulu entendre. Mais elle sourit tout de même. Puis elle se retira dans ses appartements.

Cette nuit-là, elle essaya d'oublier qu'elle était reine pour se laisser bercer par les rêves simples d'une jeune femme libre.

\*  
\* \* \*

Bohem et les deux Compagnons du Devoir marchèrent ensemble durant plusieurs jours, se rapprochant rapidement de la frontière avec le duché de Quienne. Chaque soir ils s'arrêtaient dans une nouvelle cayenne, et chaque soir Bohem demandait au Rouleur ou à la Mère si on avait entendu parler des Aïshans. La réponse était toujours la même. Oui. La rumeur disait qu'ils parcouraient la région. Qu'ils montaient même vers le nord.

Bohem dormait de moins en moins bien. La nuit, il se réveillait en sueur, pris de panique, persuadé qu'ils étaient là, qu'ils l'avaient retrouvé. Puis il essayait de se rendormir. Et, chaque fois, une image lui revenait : le loup gris, veillant sur lui. La Brume qui tentait de le protéger, qui l'aidait à trouver le sommeil et qui lui offrait quelques heures de répit.

Le matin, les trois garçons partaient de plus en plus tôt. Et le jour, ils marchaient de plus en plus vite. Jamais ils ne parlaient de ce qui faisait fuir Bohem, mais la menace était bien là. Elle grandissait à mesure que le temps passait. Bohem se demandait s'il avait raison de rester avec les deux Compagnons, s'il n'aurait pas dû fuir plus vite, loin des routes. Mais il ne pouvait se résoudre à partir seul, à quitter ses deux amis avec lesquels il s'entendait de mieux en mieux. Et pour aller où ? Au fond, la présence des deux autres garçons lui donnait l'impression d'un semblant de sécurité.

Et puis, au moins, pendant leurs longues journées de marche, ils essayaient de parler d'autre chose. Les deux Compagnons voyaient bien que Bohem avait besoin d'être diverti. Les trois jeunes hommes avaient appris à mieux se connaître et les épreuves quotidiennes du voyage renforçaient l'amitié qu'ils étaient en train de faire naître.

Bohem s'entendait particulièrement bien avec Trinité, ce grand gaillard souriant, farceur, qui était plus ouvert, plus chaleureux. Gautier, plus réservé, ne semblait toutefois pas en concevoir la moindre jalousie. C'était apparemment un sentiment contre lequel les Compagnons avaient appris à se battre dès le début de leur formation. Et l'attachement qui existait déjà entre Trinité et Gautier semblait assez fort pour que ni l'un ni l'autre ne le sente menacé. Ils avaient vécu ensemble bien plus de choses qu'ils ne pourraient en vivre avec Bohem, et leur amitié se passait de réconfort. Elle se passait de preuves. Elle existait, forte, solide, indéracinable. Et Bohem trouvait cela éloquent. Cela en disait beaucoup sur leur générosité.

Mais ce n'était pas tout. Car les deux Compagnons lui offrirent bien plus que du réconfort : ils partagèrent également leur passion avec lui. De la même façon qu'il avait su dire dès le premier soir son amour des Brumes, les Compagnons lui transmirent leur amour des pierres.

En effet, le deuxième soir, comme un maître tailleur de pierre était à la cayenne où ils s'étaient arrêtés, Trinité et Gautier avaient travaillé sous les yeux ébahis de Bohem. En quelques instants seulement, ils avaient chacun confectionné un volume géométrique complexe en taillant une pierre, selon une esquisse imposée par le maître. Et leur savoir-faire était déjà impressionnant. Sans gabarit, ils parvenaient à voir la forme à l'intérieur de la roche avant même de la tailler, et à l'en faire naître ensuite à coups de ciseau précis.

Comme Bohem avait manifesté ce soir-là un intérêt particulier pour leur travail, dès le lendemain les deux garçons commencèrent à lui parler plus clairement de leur métier. Pendant les trois jours qui suivirent, ils discutèrent plusieurs fois des différentes techniques de la taille de la pierre. Ainsi, ils lui expliquèrent que le façonnage de celle-ci commençait dès son extraction dans la carrière et que la relation entre le tailleur et le carrier était essentielle. Car la pierre brute n'était pas la même selon qu'elle devait devenir ornementale

ou fonctionnelle, et de nombreux critères importaient dès le début, comme la dimension souhaitée, la dureté de la roche et la technique qui serait ensuite utilisée. Ils lui montrèrent et lui expliquèrent les fonctions des différents outils, comme le marteau taillant brettelé que Gautier portait toujours à sa ceinture, le ciseau ou le foret... Et, comme il était fort curieux et qu'ils lui faisaient confiance, ils abordèrent aussi des sujets plus symboliques, propres à leur confrérie. Ces nombreux symboles que Bohem ne cessait de voir dans les cayennes ou dans les affaires de ses deux amis, assuraient, selon eux, une certaine communion de pensée entre les divers Compagnons. Ils lui expliquèrent pourquoi.

Ainsi, ils lui apprirent que l'équerre, qu'il portait à présent en boucle d'oreille, représentait la terre, la matière, et impliquait qu'avant toute chose, le Compagnon devait apprendre à maîtriser celle-ci. À la rendre juste, équilibrée, comme la première pierre de laquelle dépendait la stabilité de l'édifice tout entier. Ils lui expliquèrent que, selon leur enseignement, l'équerre ordonnait la matière et symbolisait donc la rectitude dont le Compagnon devait faire preuve. Et Bohem avait pu voir qu'en effet les enfants de Salomon montraient de la droiture en toute chose. Il comprit donc la force et le sens de ce symbole, comme de tous ceux que les deux garçons voulurent bien évoquer devant lui.

Le jeune homme était fasciné par le savoir et la passion de ses deux amis. Il apercevait la complexité de leur apprentissage et découvrait avec surprise qu'il n'était pas seulement technique, mais aussi philosophique. Une philosophie qui semblait lui plaire. Les deux Compagnons, tout simplement, parvenaient à lui communiquer l'amour de leur métier. Ce que son père n'avait jamais su faire.

Le quatrième jour, alors qu'ils s'étaient arrêtés pour manger, Trinité tendit un ciseau et un maillet à Bohem et lui demanda de dégauchir une pierre qu'il avait posée devant lui.

— Mais je n'en suis pas capable ! se défendit Bohem.

— Essaie ! insista Trinité.

Le fils du louvetier attrapa les outils que lui tendait son ami, puis il les soupesa en hésitant.

— Qu'est-ce que je dois faire ?



— Tu dois écouter la pierre. C'est elle qui va te dire comment la tailler.

Bohem grimaça. Écouter la pierre ! C'était facile à dire... Mais il avait envie d'essayer. Depuis trois jours, ils ne parlaient plus que de cela, de ces gestes simples. Transformer la matière. Trinité avait dû sentir que leur ami avait envie de passer à la pratique.

Il inspira profondément, puis plaça le ciseau sur la pierre et commença, graduellement, écoutant son instinct. Ou plutôt, comme l'avait dit Trinité, il essaya d'écouter la pierre.

Très vite, il sentit que quelque chose ne fonctionnait pas. Pas comme il le voulait, en tout cas. Le maillet cognait contre le ciseau, brutalement, sans logique. C'étaient deux objets étrangers, qui se heurtaient, qui se repoussaient comme deux ennemis. Et cela n'allait pas. Il sentait que l'un et l'autre devaient faire corps, et que ce corps-là ne devait faire qu'un avec sa main. C'était un ensemble, une union. Sa main, le maillet, le ciseau. Il essaya encore. Tentant d'oublier les trois pour ne plus penser qu'à un. Un seul outil. Sa volonté.

Il frappa, encore, se laissant guider par sa propre main, par la pierre. Oui. Il lui sembla soudain qu'elle répondait, qu'elle lui parlait à chaque coup de ciseau. Et il se libéra.

Soudain, il s'arrêta et il releva la tête. Trinité le dévisageait, les yeux écarquillés. Gautier s'était approché, lui aussi.

— Quoi ? J'ai fait une bêtise ?

Les deux Compagnons se regardèrent, incrédules.

— Tu as déjà taillé une pierre auparavant ?

Bohem haussa les épaules.

— Non. Je n'ai jamais tenu un seul ciseau de ma vie !

Trinité ramassa la pierre et l'inclina devant lui. La face que Bohem avait dégauchie était parfaitement lisse. Droite. Sans aucun éclat, sans aucune écorchure.

— Tu es doué, Bohem. Très doué. Je... Je n'ai jamais vu ça.

Gautier avait presque l'air gêné. Il n'était pas seulement ébahi par la qualité de l'instinct de Bohem. Il semblait troublé, incrédule.

— Normalement, intervint Gautier, il faut des semaines de pratique avant de parvenir à faire ce que tu viens de faire. Es-tu sûr que tu n'as jamais taillé de pierre avant ?

— Non ! Jamais ! Je vous le jure !

— Alors, c'est un miracle, Bohem ! s'exclama Trinité qui essayait de retrouver le sourire. Tu dois avoir ça dans le sang...

Bohem acquiesça, perplexe. Il n'avait pas l'impression d'avoir accompli quoi que ce fût de miraculeux. Certes, la pierre semblait lisse, mais il n'avait fait que suivre son instinct. Tout lui avait semblé naturel.

— Allons, dit Gautier, remettons-nous en route. La cayenne où nous voulons nous arrêter ce soir est encore bien loin.

Et ils reprirent leur longue marche à travers la garrigue. Le soir, quand ils arrivèrent en vue de la cayenne, ils ne pouvaient malheureusement deviner ce qui les y attendait.

\*  
\* \* \*

Le mariage de Livain VII et de Camille de Chastel fut célébré à Aurilian quelques jours avant la fin du mois de juin. La jeune femme arrivait directement du royaume de Chastel, et le roi de Gallica fit tout de même le geste d'aller au-devant d'elle en quittant Lutès.

Aurilian était près du centre du royaume, et c'était une ville magnifique que chérissait le roi. S'étendant sur les deux rives du Liger au milieu des grandes plaines céréalières, des étangs et des forêts immenses, c'était un centre de commerce et de culture rayonnant. Sa cathédrale était l'une des plus grandes de Gallica, et le pape put y célébrer dignement le mariage.

Camille vint accompagnée de dignitaires de Chastel, si bien qu'avant même la cérémonie, Livain put déjà avoir avec ses nouveaux alliés de nombreux entretiens politiques.

Pieter le Vénérable avait réussi son pari, et il savait qu'il avait sans doute gagné sa place de conseiller auprès du roi de Gallica. Non seulement la jeune femme était belle, mais en plus la promesse d'une alliance importante avec le royaume de Chastel se concrétisait enfin. Et surtout, comme l'avait espéré Pieter, le pape Nicolas IV ayant accepté de consacrer cette union, ce fut l'occasion pour le roi de Gallica de se rapprocher du chef de l'Église.

Le lendemain de la cérémonie, l'abbé de Cerly vit ses initiatives récompensées quand Livain VII le demanda auprès de lui au châtelet d'Aurilian.

— Pieter, commença le roi en accueillant le vieil homme dans un petit cabinet de l'aile nord, je voudrais vous féliciter. Vous m'aviez promis de réussir votre mission, et vous avez tenu votre promesse. D'autre part, je crois que le choix politique que vous m'aviez conseillé de faire était juste car, à moyen terme, nous pourrions consolider notre alliance avec le royaume de Chastel. J'ai bon espoir.

— Majesté, répondit Pieter en s'asseyant avec précaution sur le fauteuil que lui tendait le roi, je suis votre serviteur.

— Ce voyage a dû vous éprouver considérablement, et je vous suis très reconnaissant d'avoir accepté de le faire. Toutefois, je ne m'étais pas trompé. J'avais la certitude que vous étiez l'homme de la situation.

*C'est plus facile à dire aujourd'hui*, pensa Pieter, moqueur. *Il voulait surtout voir jusqu'où allait ma dévotion. Je suis persuadé au contraire qu'il croyait que j'allais échouer.*

— Ce fut un honneur et un plaisir de vous servir, Majesté.

— Cependant, j'espère que vous avez repris des forces car je vais avoir encore besoin de vos conseils, cher abbé.

*À présent, c'est sincère. Je crois qu'il me fait enfin confiance et qu'il a réellement besoin de moi. Mon tour est enfin venu.*

— Bien sûr, Sire...

— Car même si la perspective de cette nouvelle alliance me réjouit, mon royaume est encore fragile et je ne sais comment le consolider.

Livain avait repris son ton grave des mauvais jours. Les festivités du mariage étaient à peine finies qu'il sombrait de nouveau dans le tourment politique. Le répit avait été de courte durée. Mais cela ne dérangeait aucunement Pieter. Au contraire.

— Votre sœur Constantine a-t-elle obtenu quelque résultat au comté de Tolsanne ?

— Oui, répondit le roi fièrement. Elle épousera Redhan le mois prochain. Elle est de dix ans son aînée, mais cela ne semble pas avoir dérangé le comte...

— Il doit être bien heureux de se rapprocher ainsi de la famille royale, Majesté.

— Oui. Encore une fois, vous aviez vu juste, Pieter...

— En tout cas, ceci devrait consolider votre autorité sur le sud du pays, là où nous en avons le plus besoin.

— Certes. Mais cela suffira-t-il ? Si demain Emmer Capigesne attaque mon royaume, saurons-nous lui résister ? Le pays acceptera-t-il de se battre derrière moi ? Depuis le désastre de ma croisade, je crains que le peuple de Gallica ait perdu une grande part de sa confiance en mes capacités militaires.

*Et pour cause ! Livain est bien loin d'avoir l'autorité et la clairvoyance de son père. Il est trop lâche, trop hésitant. Ce n'est pas ainsi que l'on dirige un royaume. Mais je peux sans doute, moi, en tirer profit.*

— Le peuple de Gallica sait désormais que vous avez pour allié le roi de Chastel et que cela devrait suffire à prévenir le royaume d'une attaque d'Emmer.

— Je n'en suis pas convaincu, Pieter. Et, en tout cas, cela ne me suffit pas, à moi. Je me sais encore vulnérable. Et le peuple n'est pas aussi naïf que vous semblez le croire... J'ai besoin de lui montrer un signe de ma force. De lui montrer que Dieu est avec moi.

— Il est avec vous, Majesté ! Vous avez maintes fois prouvé votre dévotion, et vous venez de vous rapprocher de notre bien-aimé pape...

— Peut-être. Mais cela ne fait pas de moi un chef militaire crédible, Pieter. J'ai besoin de faire peur à mes ennemis et de rassurer mes sujets. J'aimerais que vous y réfléchissiez. Prenez votre temps. Peut-être un coup d'éclat suffirait-il. Une démonstration de force. Ou bien dois-je entreprendre quelque voyage, pour montrer aux Galliciens que je suis bien là. Que je veille. Mon père a fait cela plusieurs fois, lorsque j'étais jeune. Je m'en souviens. En somme, je veux que vous examiniez mes options, mon cher abbé.

*C'est un grand pouvoir qu'il me donne ! Je ne dois pas laisser passer ma chance. Il semble que je sois aujourd'hui l'homme en qui le roi a la plus grande confiance. Je dois en profiter. Me servir de cette force pour m'offrir ce que son père n'a jamais pu m'offrir.*

— Je suis à votre service, Majesté.

— Revenez me voir dans quelques jours avec votre opinion.

— Je n'y manquerai pas.

— Vous pouvez disposer, Pieter. Et tâchez de vous reposer un peu. Nous allons rester quelques jours en cette belle ville d'Aurilian. Profitez-en, vous aussi.

— Je suis attendu à Cerly, protesta le vieil abbé.

— Non, non. Vous êtes fatigué, et je veux que vous vous reposiez ici pour réfléchir à ce que je viens de vous dire. Envoyez un message à votre abbaye pour expliquer que le roi vous veut à ses côtés.

Pieter le Vénérable acquiesça. Il salua le roi et sortit du cabinet.

En refermant la porte, il tomba nez à nez avec la nouvelle reine. Camille de Chastel se tenait juste devant lui, immobile. La malice brillait au fond de ses yeux. Elle lui sourit.

— Votre Majesté, souffla respectueusement l'abbé en s'inclinant, quelque peu surpris.

Il s'éloigna en se demandant si la reine avait entendu leur conversation. Il ne pouvait oublier l'étrange impression que la jeune femme lui avait faite quand il était allé à Toledo.

\*

\* \*

*Mon nom est Bohem. Ainsi ai-je été nommé.*

*Je suis le louvetier. Ainsi ai-je été désigné.*

*Mais je ne me résume pas à mon nom et à ma désignation. Je veux être autre chose.*

*Je ferme les yeux. À présent je suis assis dans une grande pièce vide, sur un petit tabouret de bois, entre quatre murs couverts de panneaux de pin. Il n'y a rien sur ces murs, hormis une haute cheminée où brûle un feu muet et, là, à côté de moi, une fenêtre. Pas un bruit. Pas un murmure. Pas de vent contre la vitre. Pas de crépitement dans l'âtre. Un silence lourd et angoissant. Si j'essaie de crier, je sais qu'aucun son ne sortira de ma bouche. Alors, je n'essaie pas.*

*Mon nom est Bohem. Ainsi ai-je été nommé.*

*Il n'y a pas d'odeur non plus. Pas de fumée autour du feu. Il n'y a rien que cette vision et moi.*

*Non. Je ne peux pas être aussi seul. Je n'y crois pas. Il doit y avoir des choses que je ne vois pas. Des choses derrière les choses. Je ferme les yeux et je les ouvre de nouveau.*

*Il y a un tableau à présent.*

*Devant moi. Je ne le distingue pas bien. Il représente une forêt, une jeune femme qui court dans un long manteau blanc.*

*Je referme les yeux, puis je les ouvre encore. Là. Il y a un petit coffre sur le rebord de la cheminée. Un tout petit coffre à bijoux, ouvert. Il y a un objet dedans. Il faudrait que je me rapproche pour voir. Mais je ne peux pas me lever. Je suis coincé sur mon tabouret. On dirait une bague.*

*Soudain, du coin de l'œil, je vois un mouvement sur ma droite. Derrière la fenêtre.*

*Je tourne la tête. C'est le loup, le grand loup gris.*

*Il est là, dehors. Juste devant la maison où j'attends je ne sais quoi. Et il me regarde. Il s'agite, il tourne sur lui-même.*

*Je sais ce que cela veut dire. Je l'ai déjà vu faire ça.*

*Il veut que je me lève, que je le suive. Et vite. Car il est inquiet. Il est inquiet pour moi.*

*Mais je ne peux pas me lever. Mes jambes sont lourdes. Même mes bras sont coincés. Je ne peux pas bouger. Je vois le loup qui m'appelle mais je ne peux rien faire.*

*Je ne peux pas bouger. Je ne peux pas bouger.*

*Je dois me réveiller.*

*Mon nom est Bohem. Je ne suis pas ici. Je suis dans la cayenne. Je dois me réveiller.*

\*

\* \*

Bohem fut brusquement réveillé au beau milieu de la nuit par un grand craquement sourd. Il se redressa prestement sur son lit, les yeux grands ouverts.

Il était seul dans une petite pièce sous les combles de la cayenne. La Mère, qui semblait un peu plus sévère que celles qu'il avait croisées les soirs précédents, n'avait pas accepté qu'il passe la nuit dans la même pièce que les Compagnons. Ainsi, Trinité et Gautier dormaient en bas, dans le grand dortoir, avec les autres visiteurs.

Soudain, Bohem eut la confirmation de ce qu'il avait craint. Il entendit des hurlements et d'autres coups sourds juste au-dessous de lui. Sous le plancher. Des bruits de meubles fracassés, des bruits de pas, une porte qu'on enfonçait, des secousses, d'autres chocs étouffés. Il se précipita hors de son lit, enfila ses vêtements à toute vitesse et se dirigea vers la porte.

Il était sur le point de sortir, mais il s'arrêta juste avant d'abaisser la poignée. Il ne pouvait pas descendre comme ça. Cela ne faisait aucun doute. C'étaient les Aïshans. Il reconnaissait aisément le bruit des grands coups d'épée.

Il était terrifié. Trinité, Gautier... Comment pourraient-ils survivre ? Il devait les aider. Mais il ne pouvait pas descendre. En bas, seule la mort l'attendait. Paralysé devant la porte, il essaya de résister à la panique. Fuir, encore. Il n'avait rien de mieux à faire. En aucun cas il ne pourrait se battre. Il ne faisait pas le poids.

Et quand les Aïshans verraient qu'il n'était plus là, peut-être s'en iraient-ils en laissant des survivants. Peut-être.

Alors, oui. Il devait fuir. Mais comment ?

Il fit volte-face et s'approcha de la fenêtre. Il se plaqua contre le mur et se pencha avec prudence pour regarder au-dehors. Dès qu'il les vit, il rentra rapidement la tête pour ne pas se faire repérer. Ils étaient là. Des dizaines, à pied, à cheval, fourrures sur les jambes, torse nu, muscles saillants. C'étaient bien eux. Les Aïshans. Devant la cayenne, et un peu plus loin, sur la route qui menait au village, ils étaient partout. Aucune chance de s'échapper par là.

En bas, les hurlements se firent de plus en plus forts. Les Aïshans n'allaient pas tarder à arriver au pied de l'escalier, à monter. Il devait rapidement trouver un moyen de sortir de la cayenne sans être vu.

Il retourna vers la porte et l'entrouvrit délicatement. Il jeta un coup d'œil dans le couloir. Personne pour le moment. Il sortit. Une fenêtre donnait sur l'arrière de la maison. Il avança sans faire de bruit et se glissa vers la lucarne. Il regarda furtivement à travers la vitre. Il y avait plusieurs guerriers de ce côté aussi. Ils devaient tourner tout autour de la maison.

Bohem jura. Ses mains tremblaient. Comment faire ? Il n'y avait aucune issue. Il recula et entra de nouveau dans sa petite chambre. Il ferma la porte derrière lui et coinça une chaise sous la poignée. Au

même moment, il entendit des bruits de pas dans l'escalier. Il sentit ses jambes chanceler. Non. Il ne devait pas flancher. Il chercha autour de lui. Il y avait sûrement un moyen. Cela ne pouvait pas finir ainsi. Pas comme ça.

Il souffla un grand coup pour reprendre courage. Il n'y avait plus qu'une seule solution. Là, à côté de lui, la cheminée.

Sans plus hésiter, il se précipita dans l'âtre. Heureusement, en plein été, il n'y avait pas eu de feu depuis longtemps. La cheminée était propre et froide. Il leva la tête. Le conduit était étroit, mais il pouvait passer. Il ne perdit pas un instant et commença à grimper. S'agrippant aux interstices entre les briques et plaquant ses pieds contre la paroi, il parvint à monter dans le passage obscur. Soudain, il entendit un bruit sec dans la chambre. Puis un deuxième. Ils étaient en train d'enfoncer la porte. Il accéléra, tendit les bras aussi haut qu'il put pour monter plus vite.

En bas, la porte céda. Bohem poussa de toutes ses forces sur ses jambes et parvint à glisser ses doigts au-dessus du rebord de la cheminée. Il tira sur ses phalanges, monta encore un peu, passa une main, un bras, puis son corps tout entier. Alors il se laissa tomber dehors, sur le toit de la cayenne.

Il resta un moment allongé sur le dos, immobile, le souffle court. C'était une nuit claire, avec un ciel poudré d'étoiles. S'il se levait, il risquait de se mettre à découvert. Mais il ne pouvait rester là. Les Aïshans allaient le trouver. Ils finiraient bien par penser à la cheminée et par monter sur le toit à leur tour.

Il fallait se dépêcher, ne pas penser au reste, à ses deux amis. Non. Il n'était pas lâche. Il n'aurait rien pu faire. Il devait fuir. Il n'y avait pas d'autre solution.

Alors il roula sur le ventre et commença à ramper sur les bardeaux de bois, vers l'arrière de la maison. Il jeta un rapide coup d'œil en bas. Ils étaient toujours là. Deux Aïshans. Bohem pesta. Il recula puis se tourna vers le flanc nord de la maison. Il se remit à avancer en se traînant, sans faire de bruit. Quand il fut au bord du toit, il se redressa sur les coudes pour regarder en bas. Il n'y avait personne de ce côté-là ! Pour le moment en tout cas.

Mais il y avait de nombreux oliviers. S'il s'élançait, il risquait de s'empaler sur les branches d'un arbre. Toutefois, avait-il le choix ?



C'était la seule issue, et il ne fallait plus perdre de temps. La voie ne resterait sans doute pas libre très longtemps. Bohem s'accroupit, serra les dents puis se jeta dans le vide.

Par chance, il tomba entre deux oliviers. Emporté par la violence de sa chute, il roula par terre au milieu des arbres. Sans se retourner pour voir si on l'avait repéré, il partit en courant vers le nord, le dos courbé pour rester dans l'ombre des oliviers.

Les poings serrés, le cœur battant, il courut aussi vite qu'il l'avait fait sur le mont Cruzy. Les mêmes ennemis, la même peur de mourir. Fuir de nouveau.

Il fila entre les arbres, se griffant le visage contre les branches que la nuit camouflait, longtemps, aussi longtemps que son cœur put le lui permettre. Quand il crut qu'il allait s'évanouir, il s'arrêta et se laissa tomer par terre.

Là, il se recroquevilla et, haletant, jeta un coup d'œil vers la cayenne. On ne l'avait pas suivi. Cette fois encore, il avait réussi à s'enfuir. Par miracle. Vraiment ? Par miracle ? Ou bien était-ce ce rêve qu'il avait fait ? L'image du loup qui s'agitait derrière la fenêtre lui revint en mémoire. Il chassa ce souvenir de sa tête.

Oui, il était parvenu à s'enfuir. Mais il s'en était fallu de peu. Et cela ne pourrait pas durer toujours.

Bohem gémit, enfouit son visage entre ses genoux. Il savait qu'il allait de nouveau devoir se cacher, et se sauver. Plus vite cette fois, et plus loin encore.

Il savait aussi qu'il ne reverrait sans doute jamais Trinité et Gautier. Pire : il y avait de grandes chances pour que les deux Compagnons aient perdu la vie. À cause de lui. Comme sa sœur, comme son père, comme beaucoup trop de gens. Et il ne comprenait toujours pas pourquoi. Il éclata en sanglots.

\*

\* \*

Les six druides et leurs Magistels arrivèrent au cœur de la forêt de Norsuther un peu avant la tombée de la nuit.

Venus d'au-delà des mers, ils étaient loin à présent de leur terre d'origine. Ici, nul ne les connaissait. Nul n'avait entendu parler de

leur ordre et de la gloire qu'il avait eue jadis, dans un pays lointain. Ils avaient été les hommes les plus puissants de ce monde révolu, respectés et craints, écoutés et obéis. Souverains, juges, médecins et professeurs à la fois, vêtus de leurs grands manteaux blancs, ils avaient imposé sur leur île leur pouvoir et leurs lois. Leur croyance, aussi : la Moïra, maîtresse des destins, fatalité menaçante qui avait pendant des siècles inquiété le peuple et profité à ces secrets politiques. Ils avaient interdit l'écriture, ouvert des écoles où ils préparaient les druides de demain. Ils avaient fermé aux femmes l'accès à tous les pouvoirs. Elles n'avaient eu ni le droit d'étudier ni, bien sûr, celui de gouverner. Maîtres exclusifs d'une magie aujourd'hui disparue, les druides s'étaient entourés de mystère, réunis dans un palais inaccessible d'où leurs douze Grands-Druides et leur Archidruide gouvernaient le monde en manipulant les barons et les rois.

Chacun avait à ses côtés un chevalier à la puissance légendaire. Les Magistels. Combattants aguerris auxquels ils s'unissaient par magie, se liant à eux pour lire dans leur esprit et leur accorder un peu de leur propre pouvoir. Les Magistels leur donnaient leur vie et les défendaient jusqu'à la mort.

Mais aujourd'hui, les druides n'étaient plus que l'ombre de ces prêtres oubliés. Des inconnus qui attendaient, espérant le retour prochain de leur gloire passée.

Les chevaux avaient galopé cinq jours et cinq nuits pour traverser le pays du nord au sud. Druides et Magistels ne s'étaient pas arrêtés pour dormir, pas une seule fois, et ils étaient épuisés. Mais ils avaient mieux à faire que succomber à la fatigue. Celle-ci n'était pas digne de leur quête.

Comme la forêt était devenue trop dense, ils avaient abandonné la veille les chevaux et avaient continué à pied jusqu'ici, à travers une végétation de plus en plus touffue. Les Magistels avaient ouvert la marche, taillant à travers les arbres à coups d'épée, écartant les lianes et les plantes qui leur barraient la route. Passant près des arbres immenses aux racines écartées, entre lesquelles, selon la légende, on pouvait guérir un enfant de sa maladie en le laissant toute une nuit...

Enfin, ils étaient arrivés au terme de leur long voyage. Le visage enfoui sous leurs hautes capuches blanches, les six druides se tenaient debout au milieu de la forêt. Devant eux se dressait le frêne immense. L'Armensul.

C'était le plus grand arbre qu'ils eussent jamais vu. Le tronc était aussi large qu'une maison, et une ouverture en son milieu laissait voir un escalier en colimaçon qui montait à l'intérieur. Ses branches s'enfonçaient et se croisaient dans les hauteurs invisibles de la forêt. Des lianes épaisses pendaient tout autour, comme les tresses d'une chevelure immense.

Il n'y avait plus de bruit, si profond dans le cœur de la forêt de Norsuther, en ce lieu secret, oublié des hommes et du temps. La forêt ne figurait sur aucune carte. Et son nom, même, n'avait plus été prononcé depuis des centaines d'années. Le chant des oiseaux s'était éteint depuis longtemps et le soleil, lui, n'avait jamais ici le droit de briller. La terre était noire et humide. Il faisait froid en plein été. Une odeur faisandée emplissait l'air.

Le plus vieux des six druides, celui qu'on appelait Henon, s'avança et fit demi-tour pour faire face à ses frères et aux Magistels. Le dragon brodé sur son manteau blanc était comme une ombre noire dans l'obscurité de la forêt. Derrière lui, le frêne ressemblait à un prodigieux donjon de bois.

— Nous y sommes.

Les druides acquiescèrent. L'un après l'autre, ils baissèrent leur capuche blanche et échangèrent des regards soucieux.

— Mes frères, reprit Henon en plantant son bâton de druide devant lui, je vais devoir monter seul. Et vous, vous devez rester ici. Comme vous le savez, vous n'avez pas le droit de me suivre. Mais, quand le jour se lèvera, si je ne suis pas revenu, venez me chercher.

— Que la Moïra te protège ! s'exclama l'un des druides en inclinant la tête.

Les autres l'imitèrent. Henon s'inclina à son tour, humblement. Il devinait l'inquiétude de ses frères, et savait qu'ils comptaient sur lui plus que jamais. Il reprit son bâton et se tourna vers l'arbre.

Derrière lui, les Magistels, étouffés par leurs énormes armures de plate, se dispersèrent pour installer un campement. La nuit allait être longue.